leur offrant le prix de leur passage jusqu'à l'Assomption, et d'autres facilités, mais l'argent manque aux émigrants pour se rendre au port d'embarquement. Ils demandent qu'il leur soit avancé et offrent de le rembourser sur leur futur salaire.

Lorsque les émigrants partiront, des rues entières resteront abandonnées.

L'opinion se montre très affectée de cette situation et M. Gosset, ancien ministre, a porté la question à la Chambre des députés.

Athlètes coloniaux

On se souvient que l'an dernier le monde sportif anglais fut vivement impressionné par les victoires ininterrompues d'un team de football rugby néo-zélandais, surnommé *the All-blacks*. Tour à tour ils battirent tous les clubs de comté, puis les teams représentatifs de l'Ecosse, de l'Irlande, de l'Angleterre. Ils ne connurent la défaite que contre le pays de Galles.

Cette victoire des Gallois fut saluée par le Royaume-Uni tout entier comme un événement national. Les journaux qui se désolaient de voir la vieille Angleterre perdre son prestige sportif et recevoir des leçons des colonies, — ils en tiraient déjà des conclusions économiques et politiques, — se consolèrent en pensant que quinze Anglais s'étaient trouvés pour dans un suprême effort montrer aux coloniaux qu'ils n'étaient pas invincibles.

Cette année, un team sud-africain, *the Springbocks*, est venu renouveler les prouesses des Néo-Zélandais. Il a eu facilement raison des clubs de comté et a battu samedi l'Irlande par 15 points à 12. Il est vrai qu'il a subi, la semaine dernière, une première défaite contre l'Ecosse. L'honneur britannique est donc sauf. Les spécialistes n'en épiloguent pas moins avec amertume sur la décadence du sport en Angleterre et demandent à la nation de faire un effort décisif l'an prochain pour reconquérir le sceptre du football rugby.

Maisons à louer

La presse anglaise signale le nombre considérable de maisons à vendre ou à louer et d'appartements vacants dans le West-End, le quartier élégant de Londres.

Dans des rues comme Curzon street, sur 52 maisons, 10 sont à louer; dans Berkeley square, qui pour Thackeray était le centre du snobisme le plus raffiné, 4 immeubles sont vacants. Il en est de même dans Liffer-Brook street, Grosvenor square, Portland place. On explique cette désertion par ce fait que les nouveaux moyens de transport ont éloigné du centre nombre de gens; que les députés par exemple profitent du système excellent des trains de banlieue pour demeurer à la campagne, et surtout que la situation générale des affaires est mauvaise, ce qui oblige beaucoup de personnes à renoncer aux loyers extrêmement coûteux de May-Fair.

Le licenciement des soldats nègres aux Etats-Unis

Le président Roosevelt, à la suite des récents conflits de race où des soldats nègres ont attaqué la population blanche, a ordonné le licenciement des bataillons noirs incorporés dans les régiments du Texas. Il est interdit aux hommes licenciés de reprendre du service dans l'armée ou la marine.

Cette mesure provoque de nombreuses protestations, même dans les rangs républicains, où l'on dit que, si elle avait été adoptée avant les élections, elle aurait entraîné, avec la défection des suffrages des gens de couleur, la déroute du parti.

On s'efforce de faire revenir M. Roosevelt sur sa décision et la question sera en tout cas soumise au Congrès qui s'ouvre au commencement de décembre.

L'appel du ténor Caruso

Le ténor Caruso a envoyé à son père qui est à Naples la dépêche suivante :

Je jure sur vos cheveux blancs qui me sont sacrés que je suis innocent.

C'est aujourd'hui que l'avocat du ténor présente son recours en appel. Si la sentence du juge de police est maintenue, il portera l'affaire jusque devant la cour suprême et il recourra ensuite, s'il le faut, à l'ambassade d'Italie, en protestant contre le déni de justice.

La défense reçoit de nombreuses lettres de personnes respectables qui disent avoir été les victimes, dans la ménagerie des singes du Central Park, d'un semblable « complot de police » concerté avec une femme que l'on trouve constamment en cet endroit. De son côté l'accusateur, le commissaire Nathof se fait fort de produire trente femmes victimes des entreprises du ténor.

C'est mercredi que Caruso doit reparaître sur la scène de l'opéra dans *la Bohême*. Le bruit a couru qu'il ne jouerait pas; mais l'impresario Conried dit qu'il chantera, à moins que sa voix, qui a souffert des récentes épreuves et émotions de l'artiste ne l'en empêche. A la répétition générale, samedi, il a joué son rôle mais n'a pas chanté.

Loin de se détourner de Caruso, ses camarades de la troupe, entre autres Mmes Eames et Sembrich, lui gardent leur sympathie et l'impresario fait signer par les artistes un papier témoignant de ses bonnes mœurs.

A New-York on ne parle que de Caruso: Le singe Knocko, le témoin muet du scandale du « Zoo » est le lion du jour.

Il est arrivé à ce propos une fâcheuse aventure à un individu, qui se trouvant, hier, à la sortie d'une matinée, au milieu d'un groupe de femmes qui allait prendre le tramway, leva ostensiblement les bras en l'air pour bien prouver, contre toute accusation possible, qu'il se conduisait bien. Une fois sorti de la foule, il s'aperçut que son porte-monnaie avait disparu. Une de ses voisines l'en avait soulagé sans le faire crier ni « chanter ».

ALLEMAGNE. — Les essais des uniformes gris et gris verdâtres qui ont été pratiqués depuis quelques mois paraissent jusqu'à présent favorables au drap gris vert. Toutefois, les expériences ne sont pas décisives. Elles seront continuées cet hiver, notamment par les temps de neige.

L'empereur ne paraît pas convaincu de la nécessité de faire les sacrifices que comporterait une modification des uniformes, et il aurait même exprimé l'avis qu'une troupe instruite d'après la tactique moderne pouvait aussi bien éviter les pertes excessives et remporter la victoire dans un uniforme bleu foncé qui est, comme on sait, la couleur dominante du costume militaire allemand.

— La *Germania* annonce que le prince héritier de Saxe-Meiningen et la princesse Charlotte, sa femme, sont partis pour Cannes où ils passeront trois mois.

ANGLETERRE. — Le comité français des expositions à l'étranger, composé de dix membres, dont M. Mascuraud, sénateur, président du comité républicain du commerce et de l'industrie, est arrivé hier à Londres pour régler tous les détails de la future exposition franco-anglaise. Il sera reçu aujourd'hui à Mansion house par le lord-maire.

— Divers journaux anglais publient des informations pessimistes au sujet de la santé de M. Chamberlain.

— On annonce l'arrivée prochaine en Angleterre du prince japonais Fushima, membre du conseil supérieur de la guerre, en mission spéciale.

ITALIE. — *L'Eclair* annonce que l'automobile du prince Bourbon del Monte, qui traversait Milan, a écrasé un enfant âgé de huit ans, allant à l'école.

L'enfant a été relevé mort. Le prince s'est constitué spontanément prisonnier.

ESPAGNE. — Au cours d'expériences de l'école d'artillerie à Ségovie, un canon a éclaté, tuant un élève et en blessant plusieurs.

RUSSIE. — Le *Novoïé Vrémia* assure que les prétentions japonaises à l'accaparement des droits de pêche tout le long de la côte du Pacifique ont créé un état de tension très dangereux pour la continuation des bonnes relations entre les deux pays.

CRÈTE. — L'Assemblée crétoise a approuvé un vœu de remerciement au gouvernement italien et aux officiers, sous-officiers et carabiniers italiens qui ont organisé la gendarmerie crétoise et dont le prochain rappel a été officiellement annoncé à l'Assemblée.

GRÈCE. — On mande d'Athènes à la *Neue Freie Presse*: « Le ministre de la guerre a commandé à la manufacture d'armes autrichienne Steyer 10,000 carabines pour la cavalerie et l'artillerie grecques. La livraison doit avoir lieu immédiatement, pour qu'à la fin de l'année tout le contingent grec mobilisable soit armé de fusils à répétition. »

ROUMANIE. — Le *Moniteur officiel* du 22 novembre contient la communication suivante :

« L'état de santé du roi est de jour en jour plus satisfaisant. Le traitement a donné les meilleurs résultats. Le repos au lit ayant une action incontestablement salutaire pour l'estomac devra être continué au moins pendant huit jours encore concurremment avec le régime alimentaire spécial afin que le bon fonctionnement des voies digestives soit maintenu. »

EGYPTE. — L'opinion publique égyptienne plaide en ce moment auprès du gouvernement khédivial pour la grâce des condamnés de Denshawaï. Deux ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité et onze à des peines variant de un à quinze ans.

— Une dépêche de Constantinople dit que le khédive intente un procès au gouvernement turc au sujet des droits de propriété de l'île de Thasos; concédés à une compagnie allemande, sans l'assentiment khédivial.

AFFAIRES MILITAIRES

ARMÉE

LES MALVERSATIONS MILITAIRES DE LILLE. — On écrit de Lille que l'enquête ouverte sur les malversations militaires commises à l'intendance du 1er corps d'armée, à Lille, est terminée. Le dossier a été envoyé au général Lebon, commandant le 1er corps d'armée.

L'officier d'administration principal Godfrin, mis en disponibilité depuis le 16 juin, a été incarcéré à la prison de la Citadelle. Cette affaire se rattache, comme on sait, à celle de l'officier d'administration de 1re classe qui s'est suicidé récemment à Arras.

MARINE

L' « ALGÉSIRAS » DÉTRUIT PAR UN INCENDIE. — Hier à dix heures, un violent incendie éclatait à bord de l'*Algésiras*, bateau-école des torpilles. Ce vaisseau qui, depuis de longues années n'accomplissait plus que la navigation entre les Salins-d'Hyères et Toulon, était aux appontements de l'arsenal de ce port.

L'amiral Marquis, préfet maritime, qui était au théâtre, s'est rendu immédiatement dans l'arsenal pour organiser les secours, ainsi que le contre-amiral Germinet, commandant la division de réserve de l'escadre de la Méditerranée.

En quelques instants, la conflagration était générale sur le vieux navire en bois; une fumée très épaisse rendait très difficiles les opérations de sauvetage et des hommes ont dû se jeter à l'eau pour échapper au sinistre. Des explosions se produisirent, car le navire contenait des torpilles et leur charge.

Toute la rade était éclairée par l'incendie; des remorqueurs, des vapeurs, des bateaux-pompes et des embarcations de toute sorte entouraient le navire, ou faisaient la navette entre le port et l'*Algésiras* pour apporter des secours ou des engins de sauvetage, tandis que les troupes et la population civile, car on avait fait appel à tous les concours, coopéraient à leur tour aux opérations. Mais tout fut inutile, le vieux navire ne pouvait être sauvé.

On ne sait encore où l'incendie a pris naissance; d'une part on l'attribue à une explosion; d'autre part, on prétend qu'il y aurait eu commencement d'incendie dans les placards d'arrière.

Le sinistre aurait pu ne pas se borner à la destruction de l'*Algésiras*, si des mesures n'avaient été immédiatement prises pour l'isoler. C'est ainsi que le nouveau cuirassé *Patrie* et le contre-torpilleur *La-Hire* ont dû être éloignés.

Notre correspondant du Toulon nous télégraphie ce matin que la carcasse de l'*Algésiras* est toujours en flammes. On avait eu l'intention de torpiller le navire, ou plutôt ce qui en restait, et l'amiral Marquis avait donné ses ordres dans ce but, mais à trois heures du matin, au moment où l'on allait procéder à cette opération, il y a renoncé en raison du danger que l'explosion pourrait présenter pour les navires mouillés à proximité.

D'après la dépêche de notre correspondant, les marins du vieux transport racontent qu'ils dormaient lorsqu'ils furent réveillés en sursaut par une forte odeur de roussi. Ils sautèrent à bas de leur hamac, et ne songèrent qu'à se sauver et durent traverser les flammes pour atteindre une issue. Beaucoup se jetèrent à l'eau. Le feu a éclaté subitement sans qu'on puisse se rendre compte du lieu où il a pris. A dix heures vingt, une série d'explosions s'est produite; la semaine dernière, il y avait quarante torpilles à bord et au moment de l'incendie il n'en restait que six, chargées en vue d'un exercice qui devait avoir lieu demain. Ce sont leurs réservoirs qui ont dû faire explosion.

Notre correspondant nous fait savoir qu'à l'appel, il manquait d'abord quatre hommes; l'un a été retrouvé dans la nuit, mais on est sans nouvelles des trois autres.

L'*Algésiras* était un vieux transport à hélice dont le lancement remonte à 1855; il était en bois, son déplacement était de 5,047 tonnes avec une longueur de 72 m. 23, une largeur de 16 m. 84 et un tirant d'eau de 8 m. 12. Sa valeur comme navire était à peu près nulle, mais il n'en était pas de même du matériel et de la machinerie qu'il contenait; il avait été transformé en école des torpilles, il y a une douzaine d'années, et de ce fait il avait dû être aménagé spécialement pour sa destination et être muni de tous les appareils et de tout l'outillage nécessaires à l'enseignement et aux exercices de l'école.

Il était commandé par le capitaine de frégate Bonnet, avec le lieutenant de vaisseau Amiot comme second.

A midi, nous recevons de notre correspondant de Toulon la dépêche complémentaire suivante :

A neuf heures, le préfet maritime et le capitaine de frégate Bonnet, commandant de l'*Algésiras*, se sont rendus au 5e dépôt des équipages de la flotte et ont procédé à un second appel complet des hommes de l'*Algésiras*. Tout le monde a répondu présent et on a eu des renseignements précis sur les absents, en permission ou en congé, sauf pour quatre matelots.

On a découvert que trois autres hommes, qui ne savaient pas nager, ont pu se sauver, mais ils sont blessés.

En dehors des quatre disparus et de ces trois blessés, on compte une quinzaine de matelots plus ou moins contusionnés.

La femme d'un officier de marine, qui déjà, il y a quatre nuits, avait été envoyé à l'incendie de la Seyne, est devenue folle quand, cette nuit, on a de nouveau éveillé son mari en lui annonçant que le feu était à l'arsenal.

CHRONIQUE ÉLECTORALE

Conseils généraux

AIN. — Dans le canton de Lagnieu, M. Barthod, radical, a été élu conseiller général par 1,172 voix contre 1,108 à M. Clermidy, conservateur, en remplacement de M. Sourd, conseiller radical, décédé.

RHÔNE. — Dans le canton d'Anse, où il s'agissait de remplacer M. Carriez, conseiller radical décédé, il y a ballottage. Les voix se sont ainsi réparties : MM. Bussy, progressiste, 1088; Allatante, radical, 1,119; Brun, socialiste unifié, 174.

NOUVELLES DU JOUR

Hier, M. Ruau, ministre de l'agriculture, s'est rendu à Roye (Somme), accompagné de M. Paul Fontin, délégué du ministre de l'intérieur, et du capitaine Berrier, officier d'ordonnance du ministre de la guerre, pour inaugurer un hôpital et un stand à l'arme de guerre.

Après l'inauguration, un banquet de 500 couverts a été servi dans la salle du théâtre. Au dessert, des toasts sont portés par le préfet de la Somme, par le maire, par le président du conseil général et par MM. Klotz et Ruau.

M. Klotz, à grands traits, expose les desiderata économiques de la région, et il est heureux que tous ses collègues de la représentation départementale soient venus affirmer par leur présence leur union étroite sur le terrain des intérêts régionaux.

En terminant, il se félicite de l'orientation de la politique gouvernementale, en disant : « Nous avons accompli les destructions nécessaires; nous travaillerons tous avec le gouvernement pour édifier aujourd'hui l'œuvre de justice sociale. Nous voulons que la République devienne une réalité vivante; nous voulons la France forte, digne et respectée. »

Le ministre déclare prendre bonne note des désirs de l'agriculture du Nord, cette région si riche pour la production du blé, du sucre et de l'alcool industriel, production qui progresse sans cesse, grâce à la puissance des tarifs protecteurs de 1892. Il félicite la région d'être représentée par M. Klotz, auquel viennent de rendre un si éclatant hommage les membres de la commission des douanes en l'appelant à présider leurs délibérations.

M. Ruau, après avoir montré que la fête de Roye exalte le sentiment de la solidarité sociale et le culte de la patrie, fait l'éloge de l'agriculture intensive pratiquée dans le département de la Somme. Amené à parler de la politique du cabinet Clemenceau, le ministre de l'agriculture s'exprime en ces termes :

« Le gouvernement, qui reflète aussi exactement que possible l'opinion du pays, fait appel à l'union de tous les républicains, de tous ceux qu'animent la foi laïque et le sentiment du devoir social. Sa déclaration devant le Parlement ne constitue pas un stérile inventaire de promesses, mais un programme complet d'action. Notre grand parti, dit-il, se doit à lui-même, après avoir donné aux citoyens la plus grande somme de libertés compatibles avec l'ordre public, d'assurer définitivement le régime de la justice aux travailleurs de l'usine et des champs. En permanent accord avec la majorité républicaine, le ministère Clemenceau a la volonté d'exercer la prérogative du gouvernement, qui consiste surtout à prendre l'initiative des réformes. »

Les discours de MM. Ruau et Klotz ont été très applaudis.

CONTRE L'ALCOOLISME

Un groupe interparlementaire va se constituer pour combattre l'alcoolisme. L'initiative en est prise par MM. Bienvenu-Martin, sénateur de l'Yonne, Delpech, sénateur de l'Ariège, Labiche, sénateur d'Eure-et-Loir, Lefèvre, sénateur de la Seine, Mézières, sénateur de Meurthe-et-Moselle, Aynard, député du Rhône, Baudin, député de l'Ain, Cazeneuve, député du Rhône, Dalimier, député de Seine-et-Oise, Lemire, député du Nord, Ribot, député du Pas-de-Calais, Schmidt, député des Vosges, Vaillant, député de la Seine.

Ces messieurs adressent à tous les membres du Sénat et de la Chambre la lettre suivante :

Monsieur et cher collègue,

Nous avons résolu de constituer au Parlement un groupe décidé à combattre les ravages tous les jours grandissants de l'alcoolisme.

Nous venons vous demander de vouloir bien faire partie de ce groupe.

Si vous consentez à nous prêter le concours de votre autorité, nous vous serions reconnaissants d'envoyer, avant le 6 décembre, votre adhésion à M. A. Delpech, sénateur de l'Ariège, 31, boulevard du Port-Royal.

L'AUGMENTATION DE L'INDEMNITÉ LÉGISLATIVE

On signale plusieurs conseils municipaux qui protestent contre le vote récent par lequel sénateurs et députés ont porté de 9,000 à 15,000 francs l'indemnité parlementaire.

Au conseil municipal de Nîmes, M. Paul Jaumeton, adjoint, a déposé une motion de blâme à l'adresse des députés et sénateurs qui ont voté l'augmentation de l'allocation parlementaire, au moment où le budget est en déficit. La motion a été adoptée à l'unanimité au milieu des applaudissements du public. Un conseiller socialiste a ensuite déposé un vœu tendant à ce que toutes les fonctions électives soient rétribuées; la proposition a été renvoyée à la commission.

A Rochefort, le conseil municipal a voté un blâme à la Chambre des députés, dont les membres se sont alloué une augmentation de traitement; un conseiller, dans un discours violent, voua les députés « au mépris public ».

A Sainte-Menehould, le conseil municipal a voté des félicitations à M. Bertrand, député de l'arrondissement, qui avait déclaré avoir voté contre l'augmentation de l'indemnité parlementaire.

On nous télégraphie de Perpignan :

A Villelongue-de-la-Salanque où l'inventaire de l'église donna lieu, mardi dernier, à de violents incidents, toute la population, de nombreux fidèles des localités environnantes et les associations catholiques de Perpignan, ayant à leur tête M. Carsalade du Pont, évêque de Perpignan, sont allés, hier, en procession replacer le christ dans les écoles de la commune. Les portes des écoles étaient fermées. L'évêque prononça une allocution invitant les fidèles à ne pas s'incliner devant la loi de séparation. Il fit ensuite le simulacre de replacer le christ. Une cérémonie analogue eut lieu devant chacun des groupes scolaires.

Hier a eu lieu à Lyon la clôture du congrès de l'Action libérale. Au banquet qui a été donné à cette occasion, M. Piou a prononcé un discours très applaudi, dont nous extrayons ce passage :

On ne nous trouvera jamais dans des complots que la police excelle à fabriquer et à découvrir.

Organiser des troupes de combat et des agitations populaires, à quoi bon? Est-ce qu'on suffirait par des conspirations et des intrigues aux passions profondes qui seules soulèvent l'âme populaire?

La vieille religion des ancêtres a durant trop de siècles pétri l'âme française pour en être réduite aux expédients et à courir les aventures.

Il ne sera pas besoin de frapper la terre du pied pour en faire sortir des légions. Les légions se lèveront d'elles-mêmes pour lui faire de leur dévouement tranquille mais inflexible un rempart où se briseront les assauts des sectaires.

A la suite du concours du 8 octobre dernier, sont institués agrégés des facultés de droit (section des sciences économiques): MM. Dolleans, Brocard, Polier et Raynaud.

L'assemblée générale de la ligue pour la défense des droits de l'hellénisme a eu lieu hier, à l'hôtel Continental, sous la présidence de M. Homolle. Après le discours du président, qui a exposé l'action de la ligue dans le passé et son programme pour l'avenir, M. Ed. Théry, trésorier, a exposé la situation financière de la ligue et son rapport a été approuvé par l'assemblée.

M. Grimanelli, secrétaire, a lu son rapport sur les travaux de la ligue. Nous en extrayons le passage suivant :

Indigné des excès commis à Anchialos l'été dernier contre la population grecque de cette ville, justement ému de la violation accomplie des droits consacrés par des accords internationaux de la minorité grecque en Bulgarie et en Roumélie orientale (confiscation d'églises, fermeture d'écoles, arrestations arbitraires, etc.), le comité de la ligue avait décidé de rappeler à l'attention du gouvernement de la République quelques dispositions formelles du traité de Berlin et du statut organique de la Roumélie orientale, de l'observation desquelles l'Europe, et la France en particulier, ne sauraient se désintéresser. En conséquence, le président, M. Homolle, a demandé et obtenu une audience de M. le ministre des affaires étrangères. Il a pu se convaincre, par l'accueil qui lui a été fait, que la tradition philhellénique était toujours vivace en France.

L'assemblée a ensuite approuvé le plan des conférences qui seront inaugurées le 16 décembre prochain à cinq heures par M. Homolle, à la salle de la Société de géographie. MM. Henry Houssaye, Alfred Croiset, Ed. Théry, Gaston Deschamps, Th. Reinach, G. Fougère, Diehl, Jean Psichari, Michel Paillarès et Berl se sont inscrits pour les autres conférences.

AU JOUR LE JOUR

Le repos hebdomadaire

L'APRÈS-MIDI D'HIER

Dans le meeting qu'ils ont tenu hier, à trois heures, à la Bourse du travail, les employés de commerce ont voté un ordre du jour dans lequel « ils s'élèvent avec indignation contre la protection du pouvoir et de ses agents à l'égard des patrons qui violent la loi » et annoncent leur intention « de continuer la lutte jusqu'à complète satisfaction ».

Devant la Bourse du travail un important service d'ordre avait été établi. Par petits groupes, les employés étaient alternativement dirigés du côté de la rue du Château-d'Eau, du boulevard Magenta et de la place de la République; on espérait ainsi empêcher la concentration des manifestants.

Ces précautions furent cependant inutiles : les groupes se reconstituèrent à peu de distance de la place de la République et une colonne de plusieurs centaines de manifestants remonta le boulevard Voltaire. Après avoir conspué le directeur d'un grand magasin qui se refuse à donner le repos dominical, les employés se dirigèrent par le boulevard Richard-Lenoir vers la place de la Bastille. Là quelques cris furent poussés devant le magasin les Phares de la Bastille, puis les manifestants s'engagèrent boulevard Beaumarchais et revinrent sans encombre place de la République.

Mais alors les agents restés en réserve à la caserne du Château-d'Eau, s'élançant au pas gymnastique, réussirent à diviser la colonne : le premier tronçon franchit le barrage et continua à parcourir les boulevard; un second groupe remonta le faubourg Saint-Denis jusqu'à la rue de l'Echiquier et un troisième groupe se dirigea vers la rue d'Aboukir.

Comme ils ne comptaient qu'un petit nombre de manifestants ces groupes, se voyant dans l'impossibilité de continuer leur agitation, ne tardèrent pas à se disperser.

Si ces manifestations bruyantes n'ont donné lieu à aucun incident grave, une simple altercation entre un patron et un ouvrier dans le faubourg Saint-Antoine, vers cinq heures de l'après-midi, a eu un dénouement tragique.

M. Omer Vrignaud, marchand de meubles, 60, Faubourg-Saint-Antoine, se conformant à la loi, avait donné congé à ses deux ouvriers; mais il avait laissé son magasin ouvert. Comme il prenait l'air avec sa femme, sur le pas de sa porte, il fut interpellé par l'employé d'un de ses concurrents et voisins. Cet employé, M. C..., lui reprocha de laisser son magasin ouvert alors que celui de son patron était fermé.

— Mais vous voyez bien que je ne fais pas d'étalage, répliqua M. Vrignaud. D'ailleurs, de quoi vous mêlez-vous, puisque mes employés ont leur congé?

Une discussion s'éleva entre les deux hommes. Soudain M. Vrignaud porta ses deux mains à sa gorge et s'abattit inanimé près de sa femme. Un rassemblement se forma; des gardiens de la paix cyclistes intervinrent et conduisirent M. C... au commissariat du quartier de Bercy.

Pendant ce temps, M. Vrignaud, qui souffrait depuis quelque temps d'une affection cardiaque, recevait les soins du docteur Morat. Mais ce fut inutile; M. Vrignaud avait succombé à une embolie; il était mort quand son fils, qu'on était allé prévenir chez des amis, arriva au magasin.

M. Labussière, commissaire de police, assisté du docteur Bidel, procéda aux constatations. Les conclusions du médecin légiste furent conformes à celles de son confrère : la mort était purement accidentelle.

M. C..., contre qui aucun délit n'a été relevé, a été remis en liberté.

L'union des sociétés de gymnastique

L'union a tenu hier, à la Sorbonne, son 67e congrès, sous la présidence de M. Cazalet. Après le vote d'adresses à M. Fallières et à M. Loubet, elle a discuté une question qui intéresse vivement toutes les sociétés de gymnastique : celle des fêtes fédérales futures. La prochaine aura lieu à Clermont-Ferrand; en 1908, ce sera Troyes qui fêtera les gymnastes, en 1909 Angers, en 1910 Saint-Quentin.

Le congrès a voté, à l'unanimité moins 3 voix, une proposition ayant pour objet d'interdire dorénavant l'entrée dans la fédération de toute société qui a un caractère ou une appellation politique ou religieuse. L'union prendra part, en 1907, aux fêtes de Venise, de Louvain et de Prague.

Le congrès a exprimé le vœu que le gouvernement présentât au plus tôt au Parlement le projet de loi prévu par l'article 94 de la loi du 21 mars 1905, et relatif à la préparation militaire de la jeunesse de dix-sept à vingt ans. Deux idées ont dominé le débat : la première, de faire passer les instituteurs à Joinville pendant une partie de leurs deux années de service; la seconde, de donner le droit de choisir leur régiment, par ordre de mérite, aux conscrits pourvus du brevet d'aptitude militaire.

Le soir, à l'hôtel Moderne, les gymnastes se sont réunis en un banquet, que présidait M. Henry Chéron, sous-secrétaire d'Etat à la guerre. Le président de la République s'était fait représenter par M. Marc Varenne. Assistaient également à ce banquet MM. Causit, chef adjoint du cabinet du ministre de l'intérieur; Dron, Lachaud et Cosnier, députés, le général Mercier-Milon, Cuperus, président de la fédération des gymnastes belges.

Au dessert, des discours ont été prononcés par MM. Cazalet, Cupérus, le docteur Lachaud, Dron, et par le sous-secrétaire d'Etat, qui a assuré l'union des sociétés de gymnastique de la reconnaissance du gouvernement pour sa participation à l'éducation nationale. Il a ajouté :

Au ministère de la guerre, tout ce qui est relatif au bien-être et à l'éducation du soldat est au premier rang de nos préoccupations. C'est pourquoi, en dépit de faciles railleries, nous poursuivrons notre enquête dans les casernements, dans les hôpitaux, dans les écoles militaires, sur la façon dont les hommes sont traités. Gouverner, c'est agir. Pour agir, il faut connaître. Et pour connaître, il serait au moins imprudent de se borner à la lecture des rapports des bureaux, toujours satisfaits d'eux-mêmes.

Notre œuvre ne s'embarrassera ni des préjugés ni des traditions. L'esprit critique et l'esprit démocratique vont de pair. Il était temps de faire prévaloir dans l'armée la volonté du pays. Il entend qu'on ait souci de ses enfants. Il sera obéi. Nous apporterons à cette tâche vraiment démocratique autant de fermeté que d'opiniâtreté et de confiance.

Le Salon anglais de l'automobile

Les expositions d'automobiles se succèdent.

Après Berlin, voici que le Salon de Londres a fermé hier ses portes, après avoir permis à l'industrie anglaise de donner sa mesure avant notre Salon annuel de Paris, qu'on inaugurera le 7 décembre prochain au Grand Palais.

Nous avons déjà exposé à cette même place notre opinion sur la fabrication allemande au lendemain du Salon de Berlin. Nos voisins d'outre-Rhin nous étaient apparus très en progrès d'une façon générale. Nous n'en dirons pas autant de l'industrie anglaise.

Certes, il y a en Angleterre deux ou trois marques connues, Napier, Wolseley et Deasy, qui sont à la tête du mouvement et qui fabriquent bien. Mais la majorité des constructeurs produisent de la voiture automobile qui serait considérée en France comme étant de cinquième ou de sixième ordre.

La façon de procéder des Anglais apparaît du reste différente de celle que nous avions constatée à Berlin. Les Allemands exposaient d'une façon générale des modèles soignés dans leur ensemble, très bien présentés, offerts à des prix égaux à ceux de nos maisons françaises.

En Angleterre, moins de progrès dans le fini, mais une baisse de prix manifeste.

C'est ainsi que dans ce vaste vaisseau de l'Olympia — décoré, entre parenthèses, avec un goût déplorable — nous n'avons pas compté moins de quatorze modèles de châssis d'un prix inférieur à 3,750 francs. Un de ces châssis, de marque américaine, est à quatre cylindres. D'autre part, parmi les voitures cataloguées et affichées de 5,000 à 7,500 francs, nous trouvons 57 modèles, dont 9 à quatre cylindres et 1 à six cylindres.

C'est donc par le prix que l'Angleterre espère nous concurrencer, et aussi par le trust, car 33 maisons anglaises ne se sont-elles pas syndiquées pour grouper leur publicité et faire répéter partout, sur les journaux, sur les affiches, les omnibus cette simple phrase : « N'achetez vos voitures automobiles qu'aux fabricants anglais »?

Malgré cela notre industrie subit sans faiblir ce formidable assaut. Mais ainsi que nous le disions à propos du Salon de Berlin, nos efforts ne doivent pas cesser un instant. Le marché anglais en vaut la peine; de janvier à octobre dernier, nous y avons exporté pour une valeur de près de 100 millions d'automobiles, très exactement 94 millions.

Il semble également que l'industrie anglaise veuille lutter contre la nôtre et contre l'Italie avec le type de voiture à six cylindres. C'est la fureur en Angleterre. Sur 600 voitures exposées, il y en avait 60 à six cylindres; cela commence à compter. Mais on se demande si c'est un modèle de voiture très pratique. Les avis sont partagés. Certains préconisent la souplesse, la facilité de conduite, mais ils ont des adversaires irréductibles en France, ne serait-ce que M. F. Charron qui s'est fait le défenseur de la quatre-cylindres. Nous avons interrogé à ce sujet M. Charron. Il nous a fait cette intéressante déclaration : « Pourquoi fabriquer des six cylindres? Je ne le comprends pas et cela ne répond à rien. On dit que la voiture est plus souple, mais je puis vous assurer que nos voitures à quatre cylindres et bien d'autres encore sont aussi maniables et silencieuses que la plus parfaite des six-cylindres. Quant à faire croire au public que le régime de ces moteurs est meilleur et mieux équilibré, erreur encore. Avec six cylindres vous avez forcément une révolution de l'arbre moteur pendant laquelle se produit une explosion et la révolution suivante pendant laquelle il s'en produit deux. Donc pas d'équilibre. Ce que j'aurais compris, c'était le moteur à huit cylindres ayant deux explosions à chaque tour... Mais nous en avons construit! C'était compliqué et volumineux; alors on l'a abandonné. Du reste l'encombrement augmente avec ces modèles. Voilà pourquoi, je vous le répète, nous sommes les adversaires du six-cylindres. C'est de la mode et non pas de la mécanique. Notre mécanique française étant supérieure à celle anglaise, c'est un bon commerçant qui a cherché à illusionner le public en mettant deux cylindres de plus aux voitures. »

Malgré cela, quelques maisons françaises et italiennes, ne serait-ce que Fiat et Darracq, ont exposé les six-cylindres qu'elles construisent pour 1907.

Le Salon de Londres consacre aussi la vogue des embrayages à plateaux métalliques et le succès de la transmission à cardan. Sur 600 voitures exposées, il y en a 400 à cardan et 200 à chaînes.

Enfin deux autres nouveautés : un carter de chaîne et une nouvelle tension de chaîne.

C'est la maison Charron-Girardot et Voigt qui les présente sur son nouveau châssis de 30 chevaux modèle 1907 que l'on verra au Salon de Paris, un châssis fignolé, poli et soigné comme une pièce d'horlogerie.

Le carter, on le sait, est tout simplement une couverture qui met à l'abri hermétiquement des transmissions quelconques. Le procédé, inventé par un anglais, J. Carter, fut appliqué à la bicyclette, mais on ne l'avait pas essayé pour les automobiles. C'est ce qui vient d'être fait par la maison Charron, Girardot et Voigt. Ainsi que nous l'expliquait M. Charron, il n'y aura plus désormais de boue sur les chaînes, l'usure sera normale et régulière et le roulement très doux, puisque dans ces carters étanches les chaînes roulent dans l'huile.

Pour compléter cette invention, M. Charron y a joint un tendeur de chaîne très simple au moyen d'un excentrique sur l'axe des pignons. Une clef à demeure permet instantanément sans desserrage d'aucun écrou de régler immédiatement la tension.

Dernier détail sur ces châssis C. G. V. : ils ne comportent plus aucun ressort apparent. Tout est intérieur, par conséquent diminution d'ennuis possibles.

Voici maintenant un autre perfectionnement qui voisine avec le stand C. G. V. C'est la mise en marche automatique des voitures italiennes Fiat. « Patent Self-Starting Apparatus », dit le prospectus que nous tend le vendeur du stand. Nous préférons examiner les châssis qu'a exposés la maison Fiat. On sait que c'est M. Emile Lamberjack qui est l'agent exclusif en France et en Belgique de cette marque, agence dont il a donné la concession à M. Ernest Loste, qui a installé le luxueux magasin du 93, avenue des Champs-Elysées et qui ouvrira sous peu un nouveau magasin en plein centre, au beau milieu de la rue de la Paix. La maison Fiat expose donc à Londres, un châssis à 4 cylindres de 30/40 chevaux et un de 50/60 chevaux à 6 cylindres. Tous deux sont munis de la mise en marche automatique expérimentée depuis deux ans à Turin. Ce dispositif consiste en un réservoir d'air timbré à 12 atmosphères, placé sous la voiture. L'air y est comprimé par une pompe qu'actionne le moteur et qui est placée entre le ventilateur et le corps du moteur. Quand le réservoir est sous pression, la pompe à compression n'agit plus. Pour la mise en marche, un robinet à ouvrir met en communication les cylindres avec le réservoir par une tuyauterie spéciale. C'est simple et propre. Ajoutons, détail qui sera apprécié, que l'air comprimé peut servir à gonfler les pneus. Les touristes s'en souviendront.

M. C. L. Charley, l'actif propriétaire du Mercédès-Palace, dont la « Ducros Mercédès Limited » est l'agent exclusif pour la Grande-Bretagne, ses colonies et ses possessions, nous a également montré ses nouveautés pour 1907. Voici trois carrosseries de luxe : landaulet 20/25 chevaux, limousine 35/40 chevaux, double phaéton de même force, et enfin le nouveau châssis 1907 de 35 chevaux, d'un fini parfait qui comprend entre autres innovations un carburateur automatique absolument constant comme température et réglage du mélange gazeux.

Le graissage a été, lui aussi, l'objet d'améliorations qui le simplifient énormément. Comme cela existait déjà, la quatrième vitesse est en prise directe, naturellement, mais par un nouveau dispositif.

Une allée à traverser, parce qu'une pancarte nous attire. On lit : Modèle de voiture vendue à S. M. le roi Edouard VII. Nous sommes au stand de Renault frères. Voici, en effet, non pas une, mais deux voitures destinées à la famille royale d'Angleterre. D'abord un coupé 3/4 de 10/14 chevaux et un landaulet 3/4 de même force qui voisinent avec la voiture de course de Szisz, qui remporta le grand prix de l'A. C. F. au circuit de la Sarthe. Un peu plus loin, un taximètre Renault frères, tout rouge, semblable à ceux que nous voyons couramment sur les boulevards à Paris. Dans un an, il y en aura ainsi cinq cents à Londres.

Ce sont MM. Mann et Overton qui sont les concessionnaires en Grande-Bretagne de la marque du Trèfle à quatre feuilles et qui la présentent à un public qui s'entasse dans le stand des voitures Brasier, où, à côté d'une limousine de grand luxe et d'un landaulet, est présenté un châssis nu venant des usines d'Ivry.

Ce modèle accuse 28/42 chevaux. Ses quatre cylindres ont 112 d'alésage, 130 de course et tournent à 1,000 tours. La marque Brasier a conservé la magnéto à basse tension avec rupteurs spéciaux; elle est aussi restée fidèle au cône d'embrayage ordinaire et au bon vieux réservoir; seul le graissage est sous pression. Enfin, c'est toujours la classique boîte de vitesses avec quatre vitesses de 15, 25, 35 et 55 milles à l'heure, soit 24, 40, 56 et 88 kilomètres à l'heure, et le tout, sauf le moteur, roule sur billes, comme savent rouler les Brasier, héroïnes des deux coupes Gordon-Bennett.

Nous avons déjà dit que la maison Darracq — qui n'a pas moins de quinze voitures au Salon de Lon-

FEUILLETON DU *Temps*

DU 27 NOVEMBRE 1906

LA MUSIQUE

A l'Académie nationale de musique : *Ariane*, opéra en cinq actes, poème de M. Catulle Mendès, musique de M. Massenet.

Quelque opinion que l'on ait d'*Ariane*, on ne peut louer ni blâmer l'Académie nationale de musique de l'avoir représentée. Un opéra nouveau de M. Massenet, de M. Saint-Saëns, de M. Reyer a par droit de naissance accès dans nos théâtres lyriques. La renommée de ces musiciens éminents, les succès éclatants qu'ils ont obtenus, la gloire qu'ils ont donnée à l'école française créent pour leurs œuvres ce privilège. On ne les choisit pas, elles s'imposent : le directeur à qui revient le soin de les produire devant le public ne saurait se faire honneur de sa clairvoyance, si elles sont belles; il ne doit pas non plus porter la peine de s'être mépris, si elles sont médiocres. Toute son initiative est ici strictement bornée à la tâche de les mettre en scène; hors de cet office, il est sans mérite et sans reproche.

Voici le poème de M. Mendès. Premier acte. Dans l'île de Crète, près du rivage, devant les murs colossaux et la porte d'airain du Labyrinthe, retraite du Minotaure. C'est le jour où Athènes livre au monstre son tribut annuel de sept vierges et de sept éphèbes. Mais cette fois, avec les victimes, le roi Thésée a franchi le seuil redoutable, résolu à combattre l'homme-taureau. L'aube se lève. Le chant des sirènes monte de la mer. Au pied des murs, Pirithoüs, compagnon de Thésée, et les guerriers athéniens attendent, le cœur battant. Et voilà qu'Ariane survient, tremblant aussi pour Thésée, adjurant Cypris de lui accorder la victoire. Elle l'a aimé au premier regard; elle lui a donné le fil qui le guidera dans le Labyrinthe. Tandis qu'elle confie sa tendresse et son angoisse à sa sœur Phèdre, chasseresse farouche, dédaigneuse de l'amour, un rugissement terrible, au fond du Labyrinthe, annonce le combat. Phèdre, de la crête du mur, Pirithoüs, d'une haute roche, suivent la lutte mortelle. Enfin, Thésée est vainqueur et le Minotaure expire. La porte d'airain s'ouvre; le héros apparaît, sanglant et superbe, aux yeux d'Ariane en extase. Il va vers elle, et passionnément lui demande : « Voulez-vous me suivre, Ariane? » Elle tombe dans ses bras. Mais Phèdre, envahie par un trouble inconnu, supplie sa sœur de l'emmener avec elle. *Et tous descendent au rivage, où se lève la voile de la nef nuptiale...* Acte deuxième. La nef en pleine mer. Les flots et le ciel sont d'azur. Sur le pont, les vierges et les éphèbes chantent. A l'arrière, près du pilote, Phèdre songe douloureusement : Cypris se venge de qui l'a dédaignée. Sous une tente d'étoffes précieuses, Ariane et Thésée disent des paroles d'amour. La nef se dirige vers Athènes. Mais une tempête se déchaîne, couvre la mer de nuées et de ténèbres. Quand elles se dissipent, une île apparaît toute proche. C'est Naxos, où les vents et le destin conduisent Ariane...

Acte troisième. Dans l'île de Naxos. D'un côté de la scène, le porche d'un palais; au fond, un grand relief de marbre, où sont figurés Cypris, Eros et les Grâces. Thésée est déjà las d'Ariane; c'est Phèdre qu'il aime d'un désir furieux; et Phèdre est comme lui possédée par l'amour, mais leur ardeur criminelle est encore inavouée. Pourtant Ariane, qui se sent moins chérie, prie sa sœur de parler pour elle à Thésée. Imprudente prière : aux premiers mots, la passion de Thésée éclate irrésistible; Phèdre, cessant de lutter contre elle-même, s'abandonne à son vainqueur. Ariane les surprend et tombe inanimée. Phèdre, désespérée, maudit Cypris. Quand Ariane revient à elle, l'époux et la sœur coupables ont fui. Elle exhale sa douleur dans une tendre lamentation. Mais des clameurs lugubres retentissent au loin : Phèdre vient de se donner la mort. Cortège funèbre; chants de deuil. Ariane reste seule. Une pitié surhumaine naît dans son cœur. Elle invoque Cypris, elle supplie la déesse apparue à sa voix de rendre la vie à Phèdre. Et Cypris permet qu'elle aille, guidée par les Grâces, chercher sa sœur aux profondeurs de l'Hadès... Acte quatrième. Aux enfers. Perséphone, reine du morne Tartare et du triste peuple des morts, regrette la terre fleurie. Au loin paraît une clarté douce, qu'accompagne une douce musique : ce sont les Grâces avec Ariane. Les Furies veulent les arrêter. Divertissement : lutte des Grâces et des Furies; mais les Grâces sont les plus fortes. Ariane est aux genoux de Perséphone; pour toucher son cœur, elle lui a apporté des roses. Les fleurs attendrissent la sinistre souveraine; Ariane ramènera Phèdre sur la terre... Acte dernier. A Naxos. Une autre face du palais. La mer tient tout le fond de la scène. Près du rivage, des barques; au large, une nef. Thésée, fou de douleur, pleure à la fois les deux victimes de son amour. En vain, on lui annonce qu'Athènes assiégée réclame son secours : il ne veut pas quitter Naxos. Tout à coup la terre s'entr'ouvre; Ariane, conduisant Phèdre, surgit des noires vapeurs de l'Hadès. Devant la grandeur de son dévouement, Thésée jure qu'il n'aime plus qu'elle, et Phèdre jure qu'elle n'aime plus Thésée. Ariane, éperdue de joie s'éloigne vers le palais, dont elle veut fleurir la porte, *comme pour une fête nuptiale*. Aveuglément confiante, elle a laissé Phèdre et Thésée face à face. A peine les yeux des amants se sont-ils rencontrés qu'ils oublient leur serment et que l'ancien amour les ressaisit tout entiers. Unis par une étreinte passionnée, ils montent dans une des barques. « Il est parti! » s'écrie Ariane, en voyant disparaître Thésée. Pirithoüs, de l'autre barque, lui enseigne que « l'amour n'est pas le but hautain », et disparaît à son tour. C'est l'abandon suprême. La voix des sirènes, encore une fois, monte de la mer. Attirée par ce chant qui endort sa douleur, Ariane descend sur la grève, s'avance dans les flots, plus loin, toujours plus loin. On ne la voit plus.

Le poème d'*Ariane* convient fort bien à la musique par certains de ses traits, et par certains autres lui convient assez mal. Le sujet et les personnages en sont véritablement lyriques. Sujets et personnages légendaires, débarrassés des contingences de la réalité immédiate, avec lesquelles la musique est incompatible et qu'elle ne peut exprimer, ne contenant plus que l'essence des sentiments et des passions de l'humanité, domaine propre de la musique, où elle est toute puissante. C'est la poétique à la fois de la tragédie classique, de l'ancien opéra français et des drames wagnériens : dans ses ouvrages théoriques, Wagner, à ce propos, n'a rien dit que Gluck, Rameau et Lulli n'eussent par avance mis en pratique; il n'a fait que découvrir à grand fracas ce que tout le monde savait au dix-septième siècle, et que délayer en développements diffus ce que Racine avait résumé en quelques lignes limpides et précises de la préface de *Bajazet*. Que les personnages et le sujet appartiennent à l'antiquité ou au moyen âge, cela ne fait nulle différence : la fable antique a comme l'autre les caractères et les vertus de la légende; et même ses héros, que les siècles ont achevé de dépouiller de tout ce qui n'est pas la substance éternelle de l'homme, sont les plus absolument et les plus naturellement lyriques qui se puissent rencontrer. Leurs illustres noms éveillent en nous de longs retentissements de sentiments et de pensées, évoquent à nos yeux de grandes figures, de nobles attitudes et des gestes touchants. C'est pourquoi ils ont de tout temps inspiré les musiciens; la seule histoire d'Ariane a servi de thème à une trentaine d'œuvres. Plusieurs sont dignes de mémoire; une entre toutes est glorieuse, et glorieuse deux fois, par sa beauté et par son importance dans l'évolution de l'art, l'*Arianna* de Claudio Monteverde, représentée en 1608 : c'est de son apparition que date véritablement le drame musical. Le texte n'en est malheureusement pas parvenu tout entier jusqu'à nous; mais quelques fragments nous ont été gardés, et le plus considérable, la plainte d'Ariane délaissée, est d'une simplicité d'une force et d'une émotion sublimes. Reprenant à son tour ce sujet célèbre, M. Catulle Mendès a expressément voulu le traiter selon la manière et le goût de l'opéra classique français. Quand il ne l'aurait pas lui-même déclaré, la nature de son poème le révélerait. Appareil pompeux et fastueux du spectacle, allure héroïque et galante des personnages, usage du merveilleux : les signes principaux par quoi se définit notre opéra d'autrefois sont ici rassemblés. L'intervention de Cypris et la descente dans le Tartare sont visiblement inspirées des scènes semblables qu'on trouve dans Gluck et dans Rameau. Le divertissement que l'on danse aux enfers est aussi d'accord avec la tradition des divertissements d'autrefois. Des personnes sévères se sont élevées avec véhémence contre l'invraisemblance et la convention d'un tel intermède. Que le ballet d'*Ariane* en particulier soit bon ou mauvais, c'est ce que nous verrons tout à l'heure; mais que cette sorte de ballet soit condamnable en général, c'est de quoi je ne puis convenir. D'illustres exemples montrent assez que la signification poétique en peut être puissante et profonde; la danse des ombres heureuses dans *Orphée* ou celle des esprits de haine dans *Armide* me paraissent avoir beaucoup plus de vérité lyrique que n'en ont, dans certains ouvrages récents, des scènes d'une réalité directe et sans chorégraphie.

Il suit de là que dans le poème d'*Ariane*, sujet et conception esthétique sont fort propres au drame musical. Mais conception et exécution sont choses fort différentes. L'œuvre de M. Mendès a des défauts nombreux et graves. Le premier et le plus apparent, c'est que la situation principale s'y répète deux fois : Ariane, abandonnée au troisième acte, l'est encore au dernier. Répétition fastidieuse pour le spectateur, dangereuse pour le musicien, qui risque, s'étant dépensé tout entier dans l'une de ces scènes trop pareilles, d'être faiblement inspiré pour l'autre. En outre, quoique longue, la pièce est sommaire et superficielle. Sur les cinq actes dont elle se compose, le premier, exposition du drame, est tout en gestes violents et précipités. Le deuxième, la nef en pleine mer, est un hors-d'œuvre pittoresque que l'on pourrait couper entièrement sans que l'action y perdît rien. Le troisième est le plus nourri et le plus fort; c'est un bon acte d'opéra. Mais le quatrième, qui ne sert qu'à faire au personnage accessoire de Perséphone une place démesurée et à introduire dans l'ouvrage un divertissement, est de nouveau un hors-d'œuvre. Et le cinquième est élémentaire avec beaucoup d'excès. La scène qui fait le dénouement du drame, le suprême abandon d'Ariane, est si brusquée, si écourtée, qu'elle touche au comique. A peine Phèdre et Thésée, qui viennent d'abjurer solennellement leur amour, se sont-ils regardés, qu'ils s'embrassent et montent en bateau, salués de cette naïve exclamation d'Ariane : « Il est parti! » C'est une sorte de schéma du lâchage, le lâchage express, si l'on peut ainsi parler. C'est presque de l'opérette, et cela semble fait pour être illustré par M. Caran d'Ache. La lamentation d'Ariane délaissée est aussi mesquine que son abandon lui-même; que les deux vers divins de Racine sur l'amour d'Ariane n'aient inspiré rien d'autre à M. Mendès, qui pourtant les a pris pour épigraphe, c'est ce qu'on ne peut concevoir. Enfin, un troisième défaut de son poème, et non le moins fâcheux, c'est que le style en est incompatible avec la musique. M. Mendès est un fort habile arrangeur de rimes, de mots, de phrases et d'images. C'est en quoi consiste ordinairement le lyrisme littéraire. Mais le lyrisme musical n'a rien à voir avec celui-là : il n'est que l'expression la plus intense et la plus profonde des sentiments et des passions. Les personnages de M. Catulle Mendès ne parlent presque jamais avec simplicité : ils ne semblent point des êtres qui vivent, qui sentent et qui souffrent, mais une société de gens de lettres qui aiguisent des pointes, qui inventent des métaphores, qui cherchent des rimes rares et des tours ingénieux. Il n'est rien de moins naturel et de moins émouvant. Ajoutez qu'il est à peu près impossible de comprendre ce qu'ils disent. Ces gentillesses compliquées sont difficilement intelligibles lorsqu'on les lit soi-même; si on les entendait lire, on en perdrait la moitié; lorsqu'on les entend chanter, tout est perdu. Que voulez-vous que l'on comprenne, quand ils sont en musique, à des vers comme ceux-ci : « C'est vrai, mon languissant effroi délicieux. — De ta force soumise à ma douceur peureuse... — Ton bonheur est vrai, douce Ariane, corolle — De l'abeille toujours du désir renaissant — Comme le mien... » Autant vaudrait chanter en hébreu. D'autres fois ce sont les métaphores qui se chargent d'égarer l'auditeur : « Le désir, bitume — Fluide, consume — Ma chair et mes os... — Dans une armure, étroite écorce — D'or et de fer... » On n'entend que les mots qui font image, et l'on se demande éperdu : Qu'est-ce que cette écorce, et que vient faire ici ce bitume?... M. Catulle Mendès, de longue date familier avec Wagner, auteur de livres sur le drame wagnérien, et l'un des dévots enfin du dieu de Bayreuth, ne s'est-il jamais avisé, en lisant le *Ring* ou *Tristan*, que les personnages y disent le plus simplement et le plus fortement possible ce qu'ils ont à dire, sans métaphores, sans ornements et sans afféterie? N'a-t-il jamais comparé cette manière d'écrire pour la musique à celle dont il use lui-même? Et s'il l'a fait, n'aperçoit-il pas la différence; ou bien est-il vraiment d'avis que la sienne est la plus lyrique? Que d'énigmes...

Voilà fort longtemps que M. Massenet n'avait produit un opéra véritable : c'est avec le *Mage* qu'il a fait son dernier essai dans ce genre. Et des grands ouvrages qu'il a jadis écrits, aucun n'avait le double caractère de dignité classique que celui-ci doit à son sujet tiré de l'antiquité grecque, et à son ordonnance imitée de l'ancien opéra français. *Ariane* est donc tout à la fois un fait considérable et un fait nouveau dans l'histoire de l'œuvre de M. Massenet. A-t-il créé pour cette occasion une musique nouvelle? A-t-il changé sa manière et son art? On l'a beaucoup dit; M. Mendès le premier, dans la réponse qu'il a faite au questionnaire de M. Marcel Hutin, a proclamé qu'il avait trouvé en son collaborateur « un parfait Lulli, un parfait Rameau et un très parfait Gluck ». Il se peut que M. Mendès ait ses raisons pour évoquer ces trois noms illustres. Mais ce sont des raisons qu'il est malaisé de découvrir. Il se rencontre bien dans *Ariane* quelques mesures qui forment un assez agréable pastiche de la musique des siècles passés : ce sont celles dont s'accompagne au troisième et au quatrième acte l'apparition des Grâces; mais je ne pense pas qu'aux yeux de M. Mendès, cette unique page résume en elle Lulli, Rameau et Gluck; M. Massenet a d'ailleurs fait, en maintes partitions antérieures, des pastiches de la même sorte. Et dans tout le reste d'*Ariane*, il est impossible de rien apercevoir qui fasse un instant songer aux trois maîtres de notre opéra classique. Il n'est pas un passage où l'on voie la majesté soutenue et l'émotion noble de Lulli, ni l'énergie rythmique, l'harmonie serrée, la déclamation nuancée et précise, le chant ferme et profond, la sensibilité fière, le pathétique sobre et fort de Rameau, ni la grandeur, la véhémence et la puissance tragiques de Gluck. Et cette *Ariane* a tout au contraire, pour premier signe d'être, avec un sujet fort différent de ceux que M. Massenet a jusqu'ici traités, du Massenet comme toujours, du Massenet autant que jamais. On n'y discerne nulle trace d'effort vers une pureté plus franche, vers une simplicité plus antique, vers un dessein plus ample et un ordre plus sévère. C'est la même forme musicale, faite de fragments mélodiques très saillants et peu développés, que lient des récits déclamés mollement; le même caractère de fièvre un peu factice et de langueur un peu complaisante; la même succession d'élans passionnés et de pâmoisons voluptueuses, qui alternent au gré d'une exaltation fort lucide et d'un caprice fort maître de soi; c'est la même ligne de composition inégale et flexible, la même manière de rechercher l'effet par des constrastes souples et brusques à la fois. Et l'on n'observe pas plus de changement dans le détail que dans l'ensemble : c'est la même sorte de mélodie qui fut de tout temps celle de M. Massenet, séduisante de prime abord, s'adoucissant trop souvent jusqu'à la fadeur, et mêlant à des élégances délicates de fâcheuses trivialités; ce sont les mêmes oppositions soudaines de grands éclats et de suaves murmures, de fortissimo et de pianissimo; ce

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

dres — avait exposé une six-cylindres de 40 chevaux.
C'est certainement une des belles pièces mécaniques du Salon. Le moteur est dégagé, formé de trois groupes de cylindres fondus par paire. Un seul arbre à cames commande toutes les soupapes placées du même côté. Il y a deux allumages, l'un par accus et bobines, l'autre par magnéto à bougies.

Le vilebrequin est d'une seule pièce et cependant constitué d'une série de plateaux-manivelle, formant volant. Quatre vitesses, transmission à cardan.

La 20-28 chevaux à 4 cylindres est d'un type identique.

N'oublions pas aussi que la voiture de Lee Guinness est exposée à l'Olympia. C'est la « two miles a minute Darracq », c'est-à-dire celle qui fait 3,600 mètres en 60 secondes, soit du 200 kilomètres à l'heure.

Les usines de Dion-Bouton de Puteaux nous montrent une dizaine de voitures carrossées et le nouveau châssis de 30 chevaux du modèle 1907. Mécanique soignée, détails étudiés et grande robustesse; c'est du reste une tradition. On a aussi beaucoup simplifié dans les détails. Parmi les voitures carrossées sont une monocylindrique de 8 chevaux à 2 places et 1 spider à l'arrière, un double phaéton de 15 chevaux à 4 cylindres et une limousine, très confortable, de 15 chevaux également.

Signalons aussi une « voiture de docteur » dans le type monocylindrique, qui sera populaire bientôt en France.

La Société lorraine de Dietrich a pour agents très actifs à Londres MM. Jarrott et Letts, qui ont tenu à installer un stand digne de la grande usine française. Il est tout en fer forgé avec, aux angles, les adresses lumineuses des différentes agences anglaises. C'est une des plus jolies décorations de cette exposition, où elles sont plutôt rares.

A côté de la voiture de course de Dietrich, de Duray, forte de 120 chevaux, qui remporta la première place du circuit des Ardennes, figurent les nouveaux châssis de 1907, un 24 et un 40 chevaux. Deux autres voitures carrossées sont également exposées dans ce stand très sobre où domine l'impression d'une mécanique très étudiée avec un souci des détails qui a fait des châssis de l'année prochaine des modèles de simplicité.

Du reste la voiture de Dietrich, exportée en grand nombre en Angleterre et dans les colonies anglaises, voit dès à présent les châssis pour 1907 faire prime à Londres comme à Paris chez son concessionnaire général; l'Auto-Palace du 77 *bis* de l'avenue de la Grande-Armée, où l'administrateur délégué ne nous cachait pas son obligation probable d'aller acheter à l'étranger des châssis de Dietrich pour les revendre en France.

Très appréciées aussi en Angleterre sont les voitures Decauville, dont l'agent général est M. H.-M. Hobson.

Les usines du Petit-Bourg avaient obtenu de trop bons résultats avec leur modèle de châssis spécial si rigide et si solide pour ne pas le continuer cette année.

Non pas que quelques modifications et améliorations de détail n'aient été apportées, mais parce que les principes mêmes de rigidité du châssis Decauville ne peuvent être modifiés.

Nous avons vu aussi exposés un double phaéton de 16 chevaux, voiture de grand tourisme pour la campagne, très stable et très confortable, et un landaulet, Decauville, véhicule urbain de 20 chevaux, permettant un service mixte, et destiné surtout à ceux qui désirent une voiture pratique, ouverte ou fermée à volonté.

Les usines d'automobiles Brouhot, de Vierzon (Cher), réputées par leur construction robuste, exposent quatre voitures. C'est d'abord un double phaéton, 16 chevaux, à carrosserie très soignée, exécutée dans les ateliers de Vierzon. On sait que cette maison fait elle-même sa carrosserie, puisqu'elle construit entièrement ses voitures depuis l'emboutissage du châssis jusqu'à la dernière couche de vernis. Voici ensuite un landaulet de 24 chevaux et enfin deux châssis nus de 16 et 24 chevaux.

Les perfectionnements apportés par la maison Brouhot dans ses modèles de 1907 sont tous des perfectionnements de détail. C'est ainsi qu'on est arrivé à un réglage du carburateur qui permet une grosse économie. Le profil des engrenages de changement de vitesse pour obtenir un passage plus facile a été modifié, et on a perfectionné l'embrayage pour un démarrage facile et progressif qui permet de démarrer dans les rampes les plus dures.

L'industrie lyonnaise est représentée à l'Olympia par la doyenne de ses marques, la maison Rochet et Schneider. Depuis de longues années, cette maison est connue sur les marchés anglais où elle fut une des premières marques importées; aussi sa clientèle est-elle attentive à ses nouveautés. Elle n'aura pas espéré en vain, car le châssis de 16 chevaux que les usines du chemin Feuillat, à Lyon, ont envoyé à Londres est un de ceux qui renferment le plus de particularités nouvelles.

La transmission est à cardan, garantie par un carter d'acier faisant jambe de force entre le pont arrière et une entretoise du châssis.

L'allumage est par magnéto à haute tension. Les quatre cylindres ont 100 mm. d'alésage et 120 de course; il y a trois vitesses, et tous les roulements sont à billes. C'est un type de châssis de force moyenne, pas trop cher, qui servira aussi bien comme voiture de ville que comme véhicule de tourisme.

Enfin, dernière nouveauté parmi les moteurs à explosion, nous avons vu une voiture de 35/40 chevaux qu'expose M. Adams, agent des moteurs Antoinette à Londres, et qui est actionnée par un moteur Antoinette à huit cylindres semblable à celui qui actionne l'aéroplane de Santos-Dumont et celui de M. Blériot. Après avoir conquis l'air et l'eau, le moteur Antoinette ne veut pas oublier la terre.

Il y avait peu de voitures électriques à l'Olympia et la cause en est inexplicable. La planimétrie de Londres se prête cependant mieux qu'à Paris au développement de la voiture électrique dans des conditions plus économiques. Il faut cependant citer à ce propos une marque française qui jouit d'un grand crédit et d'une très bonne réputation de l'autre côté de la Manche : c'est la société Krieger. On connaît à Paris les électriques de luxe de Krieger, caractéristiques par leurs moteurs à l'avant qui propulsent également et sans dérapage les coupés ou les landaus que nous apercevons couramment sur nos artères parisiennes. Mais à Londres la société Krieger a plutôt étudié la question des fiacres, comme elle l'a fait en Allemagne, où plus de cent de ses véhicules circulent actuellement, taximètres berlinois ou d'autres villes.

Nous verrons, du reste, au Salon de Paris, de nombreuses nouveautés de cette maison.

L'industrie des pneumatiques n'est pas moins florissante en Angleterre que l'industrie automobile. N'y est-elle pas née du reste?

Nous avons remarqué avec plaisir parmi les fabricants français, qui font bonne figure à côté des maisons anglaises, l'exposition de Bergougnan, de Clermont-Ferrand, qui expose en un stand crème et or son pneumatique le Gaulois, et celle des établissements Hutchinson.

La maison Hutchinson qui, depuis de longues années, fabriquait au compte et au nom de maisons de pneumatiques réputées, s'est aperçue que non seulement pour la France mais pour l'étranger, elle avait eu raison de se mettre en relation directe avec le consommateur. Son succès au Salon de Londres le lui prouve. On y a apprécié la fabrication de ses usines de Montargis, et nous pouvons même déclarer que non satisfaite de ces succès industriels et commerciaux, la maison Hutchinson se réserve de montrer au prochain Salon de Paris un nouvel antidérapant qu'elle croit appelé à faire sensation. Détail intéressant à propos de ce pneumatique : au stand de Renault frères, une des deux voitures du roi Edouard VII est munie de pneus Hutchinson.

Cette exposition de Londres est du reste le triomphe de l'antidérapant. Il y en a partout. Aux portes de l'Olympia, pas une des voitures que l'on fait essayer aux clients qui n'en soit munie, et parmi ceux employés, en voici un qui conquiert ses lettres de naturalisation : c'est le Goliath, d'invention et de fabrication française. Ce nouvel antidérapant se réclame de n'être pas un pneu-cuir. Le dispositif qu'il emploie lui permet de garantir un long usage et une grande durée. N'était-ce pas de l'antidérapant Goliath que l'on parlait, il y a quelque temps, dans les échos des grands quotidiens, lorsqu'on annonçait que M. Lépine venait de décréter que toutes les voitures circulant dans Paris seraient munies d'antidérapants ?

Il nous reste à parler, pour être totalement documentés sur ce Salon, des jantes amovibles.

Aucun fabricant anglais n'a rien exposé de pratique comme jantes démontables. Nous avons par contre rencontré sur plusieurs stands deux jantes amovibles françaises, la jante Vinet et la jante M. L.

La jante Vinet amovible était exposée au premier étage au stand Love Grove. En Angleterre, son nom est « The Vinet detachable Rim ». M. Kapferer, qui en est l'agent général à Paris, et qui a dernièrement installé au nº 2 de l'avenue de Messine un magasin de démonstration, nous a confirmé, le jour de l'inauguration de l'Olympia, ce que nous savions déjà de la jante Vinet, c'est-à-dire qu'elle utilise toutes les jantes ordinaires et que le prix de la transformation est de 125 francs seulement.

Quant à la jante M. L., dont de nombreuses voitures françaises étaient munies, elle a été aussi très remarquée par les touristes anglais, grands amateurs de confortable, et le fait de remplacer un pneumatique crevé en deux minutes avec une jante M. L. est un avantage assez considérable pour qu'on étudie le système.

M. Hermand, administrateur délégué de la Société des jantes M. L., a fait du reste procéder à Londres à des expériences répétées, semblables à celles qui sont faites quotidiennement à Paris rue de Richelieu, à deux pas du boulevard, au magasin de vente des jantes M. L.

Signalons en terminant le compte rendu de ce Salon que parmi les accessoires d'automobiles, il nous a été donné de constater une exposition très réussie des phares, lanternes et projecteurs Blériot. Cette maison française, fournisseur des ministères de la guerre et de la marine, a su prendre en Angleterre une place très importante. La réputation qu'ont les phares Blériot en Angleterre leur a assuré depuis longtemps la clientèle de la très haute société.

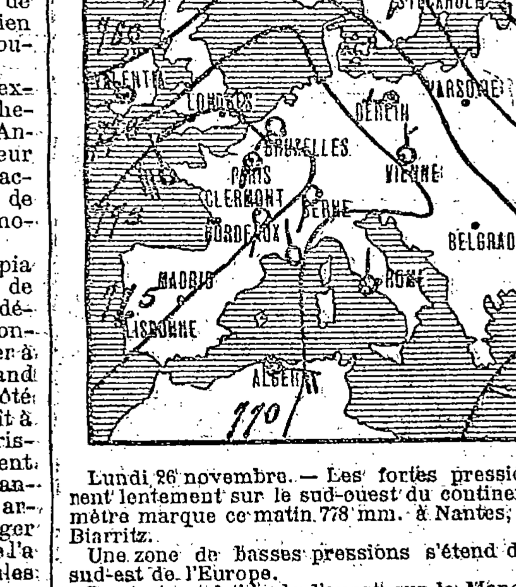
Ainsi que nous l'annoncions dans notre dépêche d'inauguration de cette manifestation, aucun véhicule de poids lourds, camion ou transport en commun, n'est exposé. Il n'y a pas non plus de canots automobiles. Les organisateurs de cette exposition ont décidé, devant l'importance prise surtout par les transports de poids lourds, de leur réserver un Salon spécial au mois de mars prochain.

Un mot de gratitude pour finir à l'adresse des promoteurs de l'exposition, « The Society of Motor Manufactured and Traders ». Par une attention dont il faut les remercier, une installation très confortable, presque luxueuse, était mise à la disposition de la presse, qui disposait pour elle exclusivement d'un service téléphonique et télégraphique et des dépêches des agences. Quand aurons-nous cela au Grand Palais? — *Paul Rousseau.*

FAITS DIVERS

LA TEMPÉRATURE

Bureau central météorologique



Lundi 26 novembre. — Les fortes pressions se retirent lentement sur le sud-ouest du continent; le baromètre marque ce matin 778 mm. à Nantes; 776 mm. à Biarritz.

Une zone de basses pressions s'étend du nord au sud-est de l'Europe.

Le vent est faible de l'ouest sur la Manche, de l'est en Gascogne, du nord en Provence.

Des pluies sont tombées dans le nord et l'est du continent; en France, le temps a été généralement brumeux.

La température s'est un peu abaissée sur nos régions du nord et de l'est. Ce matin, le thermomètre marquait : — 7º à Haparanda, 0º à Clermont, + 4º à Nantes, 7º à Toulouse, 15º à Alger.

On notait : + 11º au mont Aigoual, 9º au puy de Dôme, — 1º au pic du Midi.

En France, un temps assez doux avec ciel nuageux ou brumeux est encore probable.

A Paris, hier, la température moyenne, 7º3, a été supérieure de 3º à la normale (4º3).

A la tour Eiffel, maximum 7º, le 25, à midi; minimum 5º1, le 26, à 5 heures du matin.

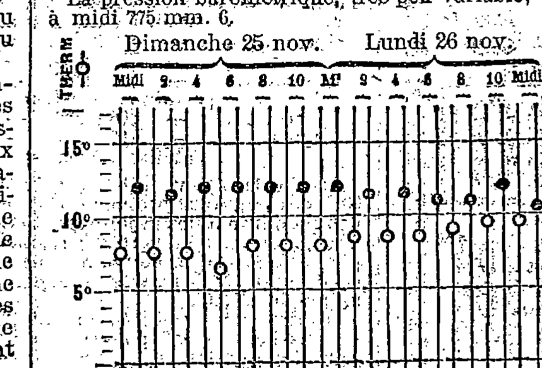
Observatoire municipal (RÉGION PARISIENNE).

Le ciel demeure uniformément couvert, et un brouillard d'environ 600 mètres obscurcit l'atmosphère ce matin sur la ville.

Les vents, très faibles, soufflent du nord, puis passent aux régions ouest avant midi.

La température est remarquablement stationnaire; on note un écart d'environ 2º seulement entre le minimum d'hier et la température actuelle, bien que la hausse ait été à peu près continue.

La pression barométrique, très peu variable, accuse à midi 775 mm. 6.



TIRAGE FINANCIER. — Aujourd'hui a eu lieu un tirage d'obligations de la ville de Paris de 1904 (Métropolitain).

Le numéro 360243 est remboursé par 100,000 fr.

Le deux numéros suivants sont remboursés chacun par 10,000 fr. : 62014 — 248081.

Les dix numéros suivants sont remboursés chacun par 1,000 fr. : 96787 — 214362 — 260226 — 306871 — 164039 — 46043 — 68076 — 280987 — 49247 — 188973.

LE COURS DE M. BARTIN. — Nous avons raconté les incidents tumultueux qui avaient troublé, la semaine dernière, le cours de M. Bartin, professeur adjoint à la faculté de droit, chargé du cours de droit romain.

Mercredi dernier, M. Bartin n'avait pu, à cause du bruit, achever son cours.

Ce matin, à dix heures, lorsqu'il est entré dans l'amphithéâtre nº 2, où il professe, il a été accueilli par des cris divers; mais il était visible que les perturbateurs étaient, cette fois, en minorité. D'ailleurs on avait pris la précaution de ne laisser pénétrer dans l'amphithéâtre, sur le vu de leur carte, que les étudiants de première année, pour qui est fait le cours de M. Bartin. Les premières vingt minutes ont encore été troublées par des essais de tumulte; mais un silence suffisant s'est ensuite établi, et le professeur a pu alors parler pendant le temps réglementaire.

A la sortie, un certain nombre d'étudiants ont manifesté dans les rues du quartier latin contre le professeur auquel, on le sait, ils reprochent une trop grande sévérité aux examens.

L'AFFAIRE DE BOIS-LE-ROI. — Au cours de ses investigations, le parquet de Versailles vient de faire une découverte qui donne à l'opinion qu'émettait hier devant nous M. Hamard, chef de la Sûreté, et que nous avons rapportée, une force singulière.

On sait que M. Hamard pense que le couple Cesbron-Guérin avait l'intention d'assassiner le docteur puis de faire disparaître son cadavre.

Hier, les magistrats, accompagnés d'agents de la Sûreté, ont opéré une descente dans l'ancienne orangerie du château de Glatigny, à Versailles, bâtiment isolé que Cesbron et Marie Guérin avait acheté, il y a trois mois, à tempérament.

Dans une pièce du rez-de-chaussée (la salle des orangers) les agents ont découvert, dissimulé dans le foyer du poêle en faïence, une paire de tenailles et un lourd marteau; sous l'escalier, une forte pioche de terrassier et une bêche; au premier étage, un rouleau de toile goudronnée, haut de 1 m. 60 et long de 5 à 6 mètres; des habits de rechange, le tout enveloppé dans des journaux datés du 27 septembre ou du 22 octobre 1906; puis, dans d'autres coins, une forte scie de boucher, des chaussures de marque anglaise, enfin, à la cave, à proximité d'un caveau, une hache fraîchement aiguisée. Ces outils avaient été achetés, un à un, dans un magasin, près la tour Saint-Jacques à Paris, puis avaient été expédiés à Versailles.

L'opinion du parquet est que tout était préparé pour l'assassinat du médecin anglais, lorsque, sur la plainte de M. Lalère, il intervint dans les conditions que l'on sait.

Ce serait également dans le même but que le couple Cesbron-Guérin se rendait, le 6 novembre, à Alençon, où après s'être inscrit sous de faux noms à l'hôtel du Grand-Cerf en compagnie du docteur qui, pour la circonstance, s'appelait Wilson — il visitait longuement les villas des environs de la ville, et que la femme Guérin ne manquait jamais de demander s'il y avait un puits dans le jardin. Il faut reconnaître que ces pérégrinations du docteur Hébert, se livrant inconsciemment à la recherche de sa propre tombe, ne manquent pas d'être curieuses.

Sur les causes de la scène de meurtre qui s'est déroulée à Bois-le-Roi, Marie Guérin a donné diverses versions que nous avons reproduites. D'abord celle d'une querelle entre Cesbron et Hébert pour des motifs d'intérêt, puis une autre présentant Hébert comme ayant été surpris par Cesbron au moment où il faisait à Marie Guérin des déclarations amoureuses. Elle vient d'en imaginer une troisième : Hébert et Cesbron tous deux épris de Mary Smith, l'une des jeunes filles que les deux compères présentaient aux coureurs de dots. De là entre les deux rivaux une querelle qui, à Bois-le-Roi, à la villa Montcourt, se serait dénouée à coups de revolver.

Nous avons dit hier que M. Tulpain, juge d'instruction à Fontainebleau, devait avoir dans l'après-midi un entretien avec M. Hamard. Le chef de la Sûreté a fait connaître à ce magistrat les déclarations du médecin anglais qui concordent parfaitement, au surplus, avec les indications recueillies par le juge à Bois-le-Roi. Quant à la santé du docteur, à l'hôpital Lariboisière, elle est toujours en voie d'amélioration.

UNE EXPLOSION. — Une explosion a eu lieu ce matin, à sept heures et demie, rue Laffitte, 11, au quatrième étage, dans les ateliers de MM. Cazeaux et Nathan, joailliers. Elle a été causée par un mélange détonant formé dans la cheminée d'un calorifère existant au deuxième étage et que l'on allume avec de l'essence minérale répandue sur le charbon. Les dégâts sont purement matériels : le coffre-fort de MM. Cazeaux et Nathan, qui était adossé au conduit de fumée, a été projeté à terre. La cheminée a été éventrée aux quatrième et cinquième étages.

MORT A CENT SEPT ANS. — Samedi est mort à Montpont (Dordogne) un vieillard nommé Jean Mignot, qui avait atteint l'âge de cent sept ans, étant né à Saint-Méard-de-Gurçon, le 26 pluviôse an VIII.

Il était encore très ingambe et faisait, chaque jour, sa promenade en ville. A l'âge de cent quatre ans, il effectuait un parcours d'une vingtaine de kilomètres.

INFORMATIONS DIVERSES

— M. Emile Gebhart, professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale à la Sorbonne, a demandé, on s'en souvient, un congé pour l'année 1906-1907. C'est M. Henri Hauvette, professeur à l'université de Grenoble, qui a été chargé du cours pendant la durée du congé. Les leçons publiques commenceront le mardi 27 novembre, à deux heures (amphithéâtre Turgot), sur ce sujet : « La civilisation florentine de 1469 à 1494. »

— Une œuvre de solidarité, l'Assistance par le travail, 11, rue du Val-de-Grâce, Paris (5e), rappelle sa vente annuelle de linge, qui se tiendra, d'une heure à six heures, 44, rue de Rennes, mercredi 28 et jeudi 29 novembre.

Un vrai effort a été fait par les assistées, qui méritent une récompense.

— M. Maurice Meys fera demain mardi, à huit heures et demie du soir, à la salle de la Société de géographie réservée au Club alpin, une conférence accompagnée de nombreuses projections inédites sur ce sujet : « Voyage à Constantinople et à Athènes. »

— Nous avons reçu de A. T. 20 francs pour notre *Caisse de charité*, et 20 francs pour le *Lait maternel*, et pour la *Société pour la lutte contre le cancer*, de M. Ernest Siegfried, 200 fr.; anonyme, 5 fr.; T. M., 100 fr.; ensemble, 305 fr., que nous adressons à M. le professeur Poirier, membre de l'Académie de médecine, 5, quai Malaquais.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort à Dunkerque de M. Jean-Baptiste Trystram, ancien député, ancien sénateur du Nord.

M. Trystram avait longtemps présidé la chambre de commerce de Dunkerque et avait contribué pour une large part à la réorganisation de ce port.

Né le 9 janvier 1821 à Ghyvelde, près de Dunkerque, il fut, très jeune encore, conseiller général. Nommé sous-préfet le 4 septembre, il démissionna après l'armistice. Les élections de 1876 en firent un député. Il fit partie des 363 et fut réélu en 1878 et 1881.

En 1892, M. Trystram fut élu sénateur et fut réélu en 1897.

Pour commémorer les services qu'il avait rendus à Dunkerque, on décida, en 1896, de donner à la grande écluse le nom d'écluse Trystram.

M. Trystram était membre du conseil supérieur du commerce et de l'industrie.

Il laisse un fils qui lui a succédé comme sénateur du Nord.

Il laisse également un gendre, M. Rempler, qui appartenait à la magistrature, et au sujet duquel un incident politique important se produisit au Sénat en février 1896. M. Rempler, juge d'instruction au tribunal civil de la Seine, était chargé de l'affaire des chemins de fer du Sud. Ce magistrat se vit subitement dessaisir par M. Ricard, alors garde des sceaux, du dossier de cette affaire, qui fut confiée à un autre magistrat, M. Le Poittevin. Le Sénat jugea ce remplacement irrégulier et manifesta son sentiment par un ordre du jour de blâme voté par 156 voix contre 63.

On annonce la mort de M. Victor Hugot, ancien président de la chambre de commerce de Paris, ancien président de section au tribunal de commerce, membre du conseil supérieur de la marine, officier de la Légion d'honneur.

Les obsèques de M. Armand Sée auront lieu demain mardi, à deux heures et demie précises. On se réunira 105, rue de la Faisanderie. L'inhumation se fera au cimetière Montparnasse. Prière de n'envoyer ni fleurs ni couronnes.

THÉATRES

BOUFFES-PARISIENS : « Le Cœur de Sylvie »

Sylvie est une rivale, sans doute, de la Duthé ou de la Camargo. Elle a fui l'Opéra pour goûter les plaisirs agrestes, en compagnie d'un comte, mûr d'âge, mais aux gestes galants. Passe un jeune chevalier, timide et beau, qui s'éprend de la séduisante danseuse : le cœur de Sylvie s'émeut. Le chevalier et Sylvie prendraient bien la clef des champs, c'est le cas de le dire; mais le comte, homme sage dans ses frivolités, persuade à Sylvie qu'elle causerait le malheur du chevalier. A preuve ce pauvre Briquet, le jardinier, qui, épris lui aussi de Sylvie, est allé, de désespoir, se jeter dans la rivière (ainsi fait Rosette dans *On ne badine pas avec l'amour*). Sylvie retourne à Paris : en somme, elle n'aime vraiment que la danse et l'Opéra. Elle dépose sur la fenêtre où dort encore le chevalier la rose de son corsage : le cœur de Sylvie.

L'anecdote — qui fait heureusement oublier celle de *la Petite Angèle* — est gracieuse comme les trumeaux et les dessus de porte qui nous restent du siècle où il fit si bon vivre — au moins pour quelques-uns. Elle a été contée dans des vers faciles et aimables, écrits par un poète de trente ans, M. Gabriel Nigond, qui a « la fertile veine » — trop fertile parfois. La pièce et ses principaux interprètes, Mlle Rabuteau, excellente, MM. Séverin, Lamothe et Pouctal, ont été sympathiquement accueillis. Aussi hier, l'auteur pouvait presque répéter ce que disait un de ses illustres prédécesseurs lorsque, âgé de dix-neuf ans, il chantait la Camargo dans *les Marrons du feu* :

Surtout, considérez, illustres seigneuries,
Comme l'auteur est jeune, et c'est son premier pas.

— Ce soir :

Au Palais-Royal, à 8 h. 3/4, répétition générale : *le Fils à papa*, vaudeville en trois actes de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières.

Aux Folies-Dramatiques, rentrée de Mlle Marcelle Yrven, après quelques jours d'indisposition, dans *Amour et Cº*.

A l'Athénée, dernière représentation de *Triplepatte*.

— M. Abel Deval vient de recevoir une comédie en trois actes de MM. Georges Duval et Xavier Roux, intitulée *les Deux mariées*.

— Un document historique curieux a été vendu dernièrement, à l'hôtel Drouot, pour la modique somme de 10 francs.

C'est une lettre de Lenoir, lieutenant de police, aux comédiens du Théâtre-Italien, datée de Paris, 6 janvier 1781, dans laquelle il se plaint que malgré ses ordres, « on voit journellement à l'orchestre des femmes dont les coiffures et chapeaux chargés de plumes, de rubans et de fleurs, et d'une étendue considérable, interceptent la vue des spectateurs au parterre ». Pour faire cesser cet abus et les plaintes incessantes qui en résultent, il leur enjoint de ne donner, désormais, l'entrée de l'orchestre qu'aux femmes dont la coiffure ne gênera pas la vue des spectateurs, ainsi que cela se passe à l'Opéra. Il se plaint aussi du trafic honteux qui se fait des billets donnés aux acteurs et actrices, danseurs et danseuses.

Ce document prouve que la question des « chapeaux au théâtre » n'est pas nouvelle, puisqu'elle a été agitée en 1781. Plus d'un siècle s'est écoulé, et cette grave question n'est pas encore résolue.

— Au théâtre du Grand-Guignol, succès sans précédent, avec *les Trois Messieurs du Havre, le Rouge est mis, Bloomfield and Cº, l'Ecole des Tapeurs, Une grande consultation* et *le Truc de Simplicet*. Programme original et intéressant au possible, que Tout Paris vient voir.

— Le théâtre Sarah-Bernhardt annonce pour jeudi, comme nous l'avons fait prévoir, une deuxième matinée de *la Vierge d'Avila*.

Une dépêche d'Espagne annonce qu'hier dimanche, a été célébrée à Avila une cérémonie expiatoire en réparation du drame de M. Catulle Mendès. 5,000 personnes se pressaient dans la cathédrale pour assister à la cérémonie. L'évêque officiait pontificalement. Le prébendier Gervais Esteban a prononcé le panégyrique de sainte Thérèse et a attaqué avec violence le drame de l'écrivain français.

Une procession a promené ensuite l'image de la sainte à travers les rues, puis l'a ramenée solennellement dans son église.

— Au théâtre des Arts, à Bordeaux, très grand succès pour les romances d'autrefois chantées par le ténor Clément, de l'Opéra-Comique, avec le charme et la perfection dont il est coutumier. La causerie, faite par M. G. de Dubor, pleine d'anecdotes intéressantes et très documentée, a été aussi fort applaudie.

— On écrit de Milan que le prix de 25,000 francs du concours ouvert par M. Edouard Sonzogno, pour le meilleur livret d'opéra, est gagné par M. Fausto Salvatori, de Rome.

Le livret porte le titre : « La Fête du blé. »

LIBRAIRIE

LA REVUE

Le plus important et le plus répandu parmi les grands périodiques.

Spécimen gratuit pour les abonnés du *Temps*, Paris, 12, avenue de l'Opéra. Directeur : JEAN FINOT.

L'ÉMIGRATION EUROPÉENNE AU XIXe SIÈCLE
par R. GONNARD

La race blanche restera-t-elle cantonnée dans son domaine actuel ou saura-t-elle installer dans le reste du monde de nouvelles nations issues d'elle? Tel est l'important problème étudié par **M. Gonnard.**
Librairie Armand Colin
Broché 3 fr. 50. *Chez tous les libraires.*

M. John Grand-Carteret vient de faire paraître, pour prendre place dans la collection des *Célébrités vues par l'image*, un volume consacré à **Nicolas II**, et contenant 286 gravures tirées des publications satiriques de tous les pays. (Louis Michaud, éditeur.)

AVIS ET COMMUNICATIONS

CORRESPONDANCE

« Monsieur,
» N'avez-vous pas remarqué cette anomalie :
» alors qu'on analyse tout (eau, vin, lait, etc.), et
» que des laboratoires très scientifiques s'occupent
» consciencieusement de ces analyses de produits
» destinés à des gens bien portants, — personne ne
» songe à faire analyser les quantités de remèdes,
» notamment les pectoraux, livrés couramment et
» sans contrôle à tout le monde : hommes, femmes
» et même enfants ! Et pourtant... Car enfin, il
» n'existe pas que des remèdes inoffensifs comme
» les Pastilles Géraudel, consacrées par vingt-cinq
» années de succès.
» UN PÈRE DE FAMILLE. »

SIROP à l'acide phénique du Dr **DECLAT**
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

SPORT

Courses d'Auteuil

Le programme de la journée d'hier à Auteuil était des plus intéressants, comprenant notamment trois épreuves importantes : le prix de Chantilly (steeple-chase, 15,000 fr., 5,000 m.), le prix Magne (haies, 15,000 francs, 3,100 m.), et le Grand Prix de l'Elevage (steeple-chase, 50,000 fr., 4,500 m.). L'excellent jockey A. Carter a monté les gagnants de ces trois grandes épreuves, et a d'ailleurs remporté les cinq premières courses, en finissant troisième dans la dernière. Il a peut-être un peu gêné ses adversaires dans le prix du début, le prix de la Toucques (steeple-chase, 3,000 fr., 3,100 m.), où il battait, avec Marianne, à M. Fischhof, Canot 2e, Nivose 3e, et justifié la réclamation du propriétaire du second, mais les commissaires sont en veine d'indulgence et ont rejeté la réclamation. C'eût été d'ailleurs réellement dommage, surtout hier, de mettre à pied un si brillant cavalier qui, pour un peu, tant ses victoires successives ont été remportées nettement, aurait pu faire cavalier seul dans les différentes épreuves.

Marianne donnait au mutuel à dix francs : 18 fr. 50; à cinq francs : 9 fr. 50.

C'est avec le cheval de M. André, François, qui, dans ses précédentes sorties, avait dû se contenter des places, qu'Alec Carter a remporté le prix de Chantilly, battant de trois longueurs Ile d'Elbe 2e, Grutli 3e, et quatre autres concurrents dont Khasnadar tombé avec O'Connor à la haie finale. — Pari mutuel : 30 fr. 50 et 13 fr. 50.

Le Grand Prix de l'Elevage est revenu au cheval de M. Fauquet-Lemaître, Le Vexin, qui, après le poteau, boitait un peu comme à son habitude; Hipparque 2e, précédait Gamester 3e, Le Belvédère, Le Matin et Béliané qui n'avait pas persévéré. — Pari mutuel : 21 fr. 50 et 10 fr. 50.

La commission des haras, qui avait le droit, d'après les conditions du prix, de réclamer le vainqueur pour la somme de vingt mille francs, n'a pas usé de cette faculté.

Le prix Magne a été gagné par Saint Laurent, à M. Sydney-Platt, battant Lauzuna 2e, Royal Visiteur 3e, et six autres chevaux très égrenés. — Pari mutuel : 50 fr. 50 et 25 fr. 50.

Le prix Ardent II (steeple-chase) s'est terminé par un walk-over, d'écurie, l'unique concurrent des deux représentants de M. Fischhof, Glen, étant tombé à la rivière; Cintra (A. Carter) a battu d'une longueur son compagnon de box, Don Alberto (Burgoyne). — Pari mutuel : 11 fr. et 6 fr.

Le prix Newmarket (haies, handicap) a été gagné par Pergame II à M. E. Then Bergh (Parfrement), battant Petit Frère 2e, Sylvianne 3e, et neuf autres, dont Malgré Tout et Poliorcète tombés. — Pari mutuel : 31 fr. 50 et 18 fr. 50. — L. G.

AUTOMOBILISME

LE CONCOURS DE RÉGULARITÉ

Trente-sept concurrents étaient partis hier de Paris pour accomplir la première étape du concours de régularité qui se terminait à Dijon. Vingt-cinq sont arrivés dans les délais imposés de 35 kilomètres à l'heure. Sept autres ont été pénalisés et enfin cinq voitures manquent à l'appel. C'est un déchet assez fort qui prouve bien que même une vitesse moyenne réduite comme celle de 35 à l'heure constitue un critérium déjà suffisant. Car parmi les absents, il y a de fortes voitures de 30 et 40 chevaux.

Aujourd'hui, seconde étape de Dijon à Lyon.

LE CONCOURS DE VÉHICULES MILITAIRES

Hier les véhicules du concours militaire ont accompli l'étape de Montélimar-Avignon.

Conformément au règlement, les véhicules ont formé convoi. Un premier comprenant dix voitures — dont la plupart étaient munies de bandages Bergougnan — devait marcher à 20 kilomètres à l'heure; un second, comprenant cinq camions, n'avait aucune vitesse imposée.

L'arrivée à Avignon a eu lieu à une heure de l'après-midi.

AÉRONAUTIQUE

LE DIRIGEABLE « PATRIE »

Le dirigeable *Patrie* a fait, hier dimanche, une nouvelle sortie qui, au point de vue militaire, a été très intéressante.

Le ballon est resté, en effet, presque constamment au-dessus des nuages, invisible pour les spectateurs. De temps en temps, une rapide plongée permettait aux aéronautes de prendre une photographie du terrain et de lancer un projectile sur un point désigné d'avance.

Dans la nacelle se trouvaient :

M. le capitaine Voyer, qui dirigeait les manœuvres; le lieutenant Bois; MM. Juchmès et Rey; l'adjudant Deguffroy et un mécanicien.

L'ascension a duré une heure un quart.

FOOTBALL RUGBY

LE STADE BORDELAIS A PARIS

Devant un nombreux public s'est disputé hier, au Polo de Bagatelle, le match qui mettait aux prises le Stade Bordelais et le Racing-Club de France.

C'est ce dernier club qui a triomphé par 5 points à 0.

GOLF

LE PRIX D'AUTOMNE

Disputé sur les links du Golf-Club de Paris, à la Boulie, samedi, le prix des Dames a été gagné par Mme Bucquet devant Mme H. Letellier et Mme E. Mallet. La coupe de Maisons-Laffitte, disputée le même jour, a été conquise par M. E. de Luzzaraga, battant dans l'ordre M. E.-W. Marshall, M. Paudney, M. E. Deschamps, etc.

DÉPÊCHES COMMERCIALES

La Villette, 26 novembre. — Bestiaux. — Vente facile sur le gros bétail, les veaux, les moutons et les porcs.

Espèces	Amenés	Vendus	1re qté	2e qté	3e qté	Prix extrêmes viande nette	Prix extrêmes poids vif
Bœufs..	2.159	2.106	» 75	» 62	» 47	» 44 à » 78	» 36 à » 48
Vaches	849	824	» 75	» 62	» 47	» 44 » 78	» 36 » 48
Taurx.	248	235	» 59	» 48	» 37	» 34 » 62	» 31 » 45
Veaux.	1.398	1.366	1 15	1 05	» 95	» 90 1 20	» 43 » 68
Moutons	19.163	17.243	1 03	» 93	» 83	» 78 1 08	» 43 » 59
Porcs..	3.992	3.992	» 88	» 84	» 80	» 78 » 90	» 43 » 57

Peaux de mouton selon laine...... 1 75 à 6 50.

66 vaches laitières vendues de 465 à 715 francs.

Renvois figurant dans les arrivages : 200 bœufs, 1,071 moutons.

Réserves vivantes aux abattoirs le 27 nov. : 968 gros bétail, 210 veaux, 2,596 moutons.

Entrées directes depuis le dernier marché : 472 gros bétail, 1,273 veaux, 2,476 moutons; 1,001 porcs.

LE PARFUM IDEAL HOUBIGANT 19, Fg St-Honoré.

GRANULES DES VOSGES Toux-Grippe 3f.

DENTIERS sans plaque ni crochets — Lire "La PROTHÈSE DENTAIRE". GELINIER Chirurgien-Dentiste de la Faculté de Paris. 16, Avenue de l'Opéra.

sont les mêmes groupements d'accord agréables, les mêmes cadences finales propices à l'applaudissement, les mêmes figures d'accompagnement adroitement sinueuses, qui s'enlaçant aux voix, se séparent d'elles, puis les rejoignent à point nommé, afin qu'un infaillible frémissement de plaisir parcoure la salle; c'est le même orchestre aux sonorités molles et sensuelles; c'est enfin la même adresse brillante et sans scrupule, la même grâce caressante et sans vertu. Tout cela, qui constitue depuis un quart de siècle la personnalité de M. Massenet, se retrouve dans son plus récent ouvrage : il n'en a rien sacrifié au caractère inaccoutumé de l'action qu'il avait à mettre en musique, ni au dessein de faire une œuvre dans le goût de l'ancien opéra français, ni à la pensée d'approcher Gluck, Rameau et Lulli; son originalité reste irréductible. Ce n'est pas la première fois qu'il court pareille aventure, car tel est son étrange désir de succès qu'en notre temps aucune forme musicale n'a plu, sans qu'aussitôt il lui empruntât ses moyens de plaire. Quand le wagnérisme eut conquis la France, il se tourna vers Bayreuth pour écrire *Esclarmonde*; quand naquit à grand tapage le vérisme italien, il fit *Sapho* et *la Navarraise*; aujourd'hui la renaissance du gluckisme le conduit à composer *Ariane*. Mais son naturel est le plus fort; qu'il veuille s'inspirer de Gluck ou de Wagner ou de M. Mascagni, il ne peut sortir de lui-même. Contradiction singulière : la plupart des musiciens s'efforcent de se faire une originalité sans y parvenir; M. Massenet fait tout ce qu'il faut pour perdre la sienne, et n'y parvient pas.

Le second trait distinctif d'*Ariane*, c'est qu'en dépit de son sujet tragique, de ses personnages d'épopée, de ses proportions et de son titre de grand opéra, l'on n'y trouve guère qu'une musique de nature légère, tempérée, qui reste à la surface des choses, qui effleure le drame et les âmes, qui ne les pénètre pas jusqu'au fond, qui ne les saisit pas dans leur essence, qui ne s'en empare pas pour les exprimer pleinement et fortement; si l'on osait ainsi parler, on dirait que c'est la musique d'un opéra par un musicien d'opéra comique. Ce second trait n'est d'ailleurs pas sans relation avec le premier; c'est un effet naturel de la constance de M. Massenet avec lui-même. Depuis qu'il produit des ouvrages lyriques, on n'a jamais vu que sa sensibilité ni son art eussent beaucoup d'affinité avec la tragédie et l'héroïsme. Les figures épiques ne sont pas son fait, ni les âmes vigoureuses, ni les grands sentiments, ni le pathétique profond et puissant. De toutes les passions, il ne s'entend à en traduire qu'une seule; qui est l'amour; et non point l'amour terrible et sublime d'une Iseult, ou l'amour invincible et désespéré d'une Armide, ou le noble amour d'une Alceste, mais l'amour sensuel, tendre et léger d'une Manon : tout justement sa plus sûre gloire est d'avoir été le musicien de cet amour-là, d'avoir créé l'expression d'une nuance particulière de l'amour; il est ici chez lui, il parle son langage naturel, et il le parle à merveille. Mais ailleurs il lui est arrivé souvent d'être artificiel, d'avoir un style forcé et faible tout ensemble, de remplacer l'énergie par le bruit, et l'accent par l'emphase. Dans ses opéras, les passages les plus heureux ont toujours été non les scènes de force, mais les scènes de grâce; les parties qui ont assuré leur succès sont celles qui s'accommodaient d'une musique modérée, et comme on dit, de demi-caractère. Ne pouvant cesser d'être lui-même, il a agi avec *Ariane* comme avec *le Roi de Lahore* ou *le Cid* : mais la noblesse antique du sujet, la tragique douleur dont il est tout rempli accusent davantage le charme frivole de la musique; et c'est ainsi qu'*Ariane* semble une tragédie mise en romances. L'impression qu'on en reçoit, la mémoire qu'on en garde, c'est, dans la première moitié de l'œuvre tout au moins, la mémoire et l'impression d'une musique facile, qui coule sans profondeur et sans effort, et qui s'orne çà et là de cantilènes souvent agréables. Au premier acte, l'invocation à Cypris est une idée mélodique assez jolie, mais toute en mollesse et en suavité, sans nul accent d'anxiété ni de supplication; plus loin, la phrase par laquelle Ariane dépeint à Phèdre l'irrésistible passion qui l'entraîne vers Thésée est pareillement molle et suave, quoique moins élégante d'ailleurs. Elle s'accompagne d'une mélodie extrêmement saillante, qui est le thème d'amour d'Ariane, et sur quoi j'aurai tout à l'heure à revenir. Ces deux passages, auxquels on peut reprocher de réduire une légende illustre, une situation farouche et des personnages héroïques à la mesure d'une idylle de salon, ont du moins un relief et un sentiment. En revanche, tout ce que dit le rude guerrier Pirithoüs est insignifiant comme un devoir de rhétorique; et le combat de Thésée contre le Minotaure n'est qu'un simple remplissage, où passe et repasse indéfiniment une figure d'accompagnement fort ordinaire, sur laquelle se posent des fragments quelconques de récit; rien de tout cela n'exprime l'angoisse et la terreur. Le deuxième acte, qui montre la nef de Thésée en pleine mer, forme un intermède pittoresque, ingénieusement et brillamment instrumenté; c'est une grande barcarolle où le drame n'a presque point de part; il faut pourtant observer que la description musicale n'y a de couleur que pour peindre une brise légère, de petits flots joyeux, et une traversée heureuse; dès que l'orage se déchaîne, elle devient faible et banale : la tempête du deuxième acte n'est pas moins un remplissage que le combat du premier.

Le troisième acte est le plus dramatique, le plus chargé de faits, le plus fort d'émotion : c'est là qu'on peut le mieux voir le rapport de la musique avec l'action. Passons sur la scène initiale, entre Thésée et son compagnon d'armes : l'infortuné Pirithoüs y chante des choses tout aussi ingrates qu'au début de la pièce. Dans le dialogue des deux sœurs, la partie la plus remarquable est la prière d'Ariane à Phèdre : *Tu lui parleras*, air à deux couplets pareils, gracieuse mélodie qu'enveloppe un gracieux accompagnement, mais dont le caractère est à peu près celui d'un feuillet d'album; et comme si c'était encore trop de gravité, les deux couplets sont reliés par une petite transition sautillante en style de chansonnette. La malédiction de Phèdre à Vénus n'est qu'une déclamation violente et débile, bruyante et vaine. La scène suivante, dans laquelle éclate la passion de Phèdre et de Thésée et qui est une des scènes décisives du drame, mérite qu'on s'y arrête davantage. Elle s'ouvre par une phrase élégante, où Phèdre sollicite en faveur d'Ariane le cœur de son infidèle époux; puis le duo proprement dit commence : de quoi se compose-t-il, et que contient-il? D'abord, la brutale déclaration de Thésée, long morceau formé tout entier de ces seuls éléments : pour la voix, un récitatif en notes égales; pour l'orchestre, une mesure occupée par des accords en battements, qui alterne avec une mesure occupée par un rudimentaire dessin ascendant. Rien d'autre; ni progression ni développement : répétition sans merci. Puis, chanté aussi par Thésée, un air de bravoure d'une banalité indigente. Puis d'autres récitatifs en notes égales, et d'autres battements, et un autre dessin aussi rudimentaire que le premier. Enfin une péroraison à deux voix manifestement inspirée, quant au mouvement, par le furieux élan d'amour qui jette aux bras l'un de l'autre Tristan et Iseult. Quant au mouvement, mais non quant à la musique, car la musique est absente. Dans tout cela, beaucoup de bruit, de cris et d'agitation; rien qui ait un accent expressif et significatif; rien qui ressemble à une idée musicale : ces paroxysmes de l'émotion ne suggèrent pas d'idées à M. Massenet. La simple douleur lui est plus propice; cependant, il l'atténue, l'adoucit, et la rend presque souriante. La lamentation d'Ariane : *Ah! le cruel! Ah! la cruelle!* n'est point déplaisante sans doute; mais ce n'est pas la plainte profonde d'un cœur désespéré, c'est une sorte de gentille berceuse mélancolique qui cherche la naïveté avec affectation, et qu'une interprétation merveilleuse a seule pu élever jusqu'au pathétique. M. Massenet a maintes fois prêté à de moindres douleurs un langage plus fort : et par exemple, Charlotte, bourgeoise d'opéra comique, a chez lui plus de grandiloquence qu'Ariane, héroïne de tragédie. Plus tard, après la mort de Phèdre, tandis que sa sœur médite de se dévouer pour celle qui l'a trahie et d'aller aux enfers demander qu'elle revive, l'orchestre joue le thème d'amour qu'on a entendu au premier acte. Pas de musique plus étrangement choisie, et moins convenable à la situation : ce thème, qui veut exprimer une rêverie désolée et un sacrifice sublime, est exactement un air de danse, une « variation » pour la première danseuse : tous ses pas, tous ses gestes y sont indiqués note par note; on imagine ses poses, ses élans et ses pointes; on les voit. Le public a d'ailleurs été ravi de ce petit morceau; il a acclamé ce contre-sens : preuve manifeste que malgré les prétendus progrès du goût, il est aussi étranger au drame musical et indifférent à la convenance de l'expression que sous Louis-Philippe. Le tableau s'achève par le menuet des Grâces, dont j'ai déjà dit l'agrément, mais ce n'est pas un pastiche, si joli soit-il, qui peut prêter à un opéra la force dramatique qui lui manque. Des deux derniers actes, il n'y a, en vérité, presque rien à dire; soit que M. Massenet ait épuisé dans les trois premiers sa richesse d'invention, soit pour toute autre cause, ils sont extrêmement pauvres. La musique qui dépeint le royaume infernal, et qui voudrait donner l'impression d'une tristesse morne et glacée, n'est que terne et monotone; le ballet est remarquablement destitué d'intérêt, de charme et de vivacité, fait rare chez l'auteur du divertissement du *Cid*. Le passage le plus saillant est un certain « air des roses », en forme de valse, que chante Perséphone, et qui a été bissé avec enthousiasme. Il est d'ailleurs d'une affligeante vulgarité; c'est une de ces erreurs éclatantes de M. Massenet, dont on aimerait être sûr qu'elles ne sont pas volontaires. Le tableau final contient moins de choses encore; il ne contiendrait rien du tout, je pense, si le compositeur n'y avait fait apparaître, au moment où les amants coupables s'éloignent, le thème de son ouverture de *Phèdre*, qui date d'un quart de siècle déjà. Quant à la suprême déploration d'Ariane, trahie pour la seconde fois, c'est sans doute la page la plus inconsistante de l'ouvrage. La fatigue de traiter à diverses reprises une même situation aura nui à M. Massenet; ou bien le poème aura desservi la musique. Ce ne sont que petites phrases morcelées, petits cris insignifiants et faibles; les soupirs et la pâmoison d'une petite femme neurasthénique, et qui a du vague à l'âme, voilà le désespoir et la mort d'Ariane... Ainsi s'achève l'œuvre la plus récente de l'un des plus illustres musiciens français; œuvre considérable, où il a mis visiblement tout son soin et tout son effort, mais où le zèle le plus assidu et l'adresse la plus consommée n'ont pu effacer le désaccord intime de la nature du sujet et de la nature de l'auteur. Une tragédie veut être traitée tragiquement; il ne sert à rien de prendre des détours et des subterfuges, de prétendre la conquérir en se jouant autour d'elle; elle dédaigne ce jeu, et l'on ne tient que le vide; il faut l'affronter face à face et la saisir corps à corps. Bossuet disait de je ne sais quel personnage qu'il était « doux avec la vie ». M. Massenet est doux avec la tragédie : trop de douceur. Gluck n'en avait point lorsqu'il exprimait le désespoir d'Armide, abandonnée comme Ariane; ni Monteverde, lorsqu'il prêtait à Ariane elle-même la sublime lamentation, qui chantée il y a trois siècles pour la première fois, fit éclater en sanglots des milliers d'auditeurs. Relisez-la, cette page glorieuse : vous apercevrez, mieux que par aucun commentaire, ce qui manque à l'*Ariane* moderne, et la différence qui la sépare d'une tragédie lyrique.

Si une telle différence pouvait être effacée, l'interprétation que Mlle Bréval donne du personnage d'Ariane accomplirait ce miracle. Interprétation incomparable par la beauté d'un art parfait et délicat, et plus encore parce que l'intensité et la vérité de l'émotion y font oublier la perfection de l'art. La plainte d'Ariane, si souvent frivole, légère et faible, prend par la voix de Mlle Bréval une profondeur et une douleur indicibles; il y a en chacune de ses inflexions une sincérité, une sensibilité, une éloquence qui dépassent la musique, qui révèlent la souffrance intime d'Ariane et laissent lire jusqu'au fond de son cœur. Ce sentiment intérieur se reflète sur le visage, sur le geste, sur l'attitude, et les font aussi émouvants que le chant. C'est l'impression la plus touchante et l'effet le plus grand, obtenus par les plus simples moyens : si simples, si naturels, si pareils à la nature, qu'ils semblent la nature même, et l'âme qui s'exprime directement. Mlle Grandjean tient le rôle de Phèdre de façon intelligente, le déclame très consciencieusement, le chante très correctement; cela est bien dit, bien détaillé, et fort supérieur à l'interprétation, par la même cantatrice des personnages d'Iseult et d'Agathe. Mlle Arbell, sous les traits de Perséphone, Mlle Demougeot, sous ceux de Vénus, Mlle Mendès, sous ceux d'une jeune fille d'Athènes, s'acquittent convenablement de leurs tâches. M. Muratore figure Thésée. Ce jeune artiste dépense une fougue excessive dans ses gestes et dans son chant; mais tant d'autres ténors ne jouent pas assez, qu'il n'est pas désagréable d'en trouver par aventure un qui joue trop. Il a d'ailleurs de la chaleur, de l'énergie, il porte vaillamment un rôle fort lourd : quand il sera quelque peu assagi, nul doute qu'il ne puisse rendre à l'Opéra d'utiles services. M. Delmas a eu en partage le personnage extraordinairement ingrat de Pirithoüs; il y apporte son autorité et son talent habituels. Et il est d'un excellent exemple de voir un artiste de cette renommée se contenter d'un rôle aussi parfaitement accessoire et sacrifié. L'orchestre, que dirige M. Paul Vidal, est bon; mais il y a à peine lieu de le féliciter : il ferait beau voir qu'une compagnie d'instrumentistes aussi choisis, conduite par un remarquable musicien, interprétât médiocrement une œuvre qui n'offre ni grandes difficultés de style, ni grandes difficultés d'exécution. Mlle Zambelli fait dans le ballet le personnage d'une Furie; elle y est charmante. Mais si le rôle de M. Delmas est ingrat, celui de Mlle Zambelli l'est bien plus encore; avoir à sa disposition Mlle Zambelli et ne pas l'employer mieux, c'est en vérité dommage.

La mise en scène est mauvaise. Elle l'est par le détail et par l'ensemble. Par tous les détails d'abord, ou presque. Le décor du premier acte est fâcheusement confus et encombré. On y voit des choses saugrenues. Le ténébreux et mystérieux Labyrinthe y devient le lieu le moins secret du monde. Chacun, d'un poste choisi, regarde par-dessus le mur ce qui s'y passe, assiste au combat de Thésée et du Minotaure; on dirait le jardin d'une villa du Vésinet, le jour d'un duel bien parisien. Les évolutions des chœurs sont déplorablement conventionnelles; il y a surtout un demi-cercle décrit par les matelots grecs, que l'on devait déjà décrire sur la scène de l'Opéra vers 1830. Toute la mise en scène du deuxième acte consiste dans l'énorme enfantillage du bateau, de ce bateau dont la voile est gonflée contre le vent, dont les rames s'arrêtent dès que l'on chante, qui reste ridiculement immobile pendant les plus violentes tempêtes, ou plus exactement dont le bon Pirithoüs, secouant le mât sans faire mine de rien, et un figurant anonyme, balançant frénétiquement un fanal rouge dans l'entrepont, ont charge de figurer le tangage et le roulis. C'est, je pense, un des plus rares assemblages d'invraisemblances burlesques et de piteux expédients qu'on ait vus sur aucun théâtre. Au troisième acte, la principale pièce du décor est un vaste bas-relief qui occupe le fond de la scène, et dont on ne devine que très vaguement le sujet, mais qu'on reconnaît à merveille pour être de style Louis XIV. Déjà ? Pendant la première partie de l'acte, Phèdre ne cesse de tourner le dos à la salle pour crier à ce morceau de sculpture qu'on aperçoit mal, des injures qu'on ne comprend pas; cela fait un spectacle d'une assez savoureuse bouffonnerie. Après l'invocation d'Ariane à Cypris, on voit soudain apparaître à la place du bas-relief une Vénus costumée à la mode du dix-huitième siècle, un Amour en cuirasse et casque à plumes, et des Grâces à l'avenant : un médiocre tableau vivant d'après Boucher, pour la scène d'un café-concert. A quoi bon insister sur les actes suivants, sur l'ingénieuse idée de représenter les ombres infernales par des découpures de toile peinte, sur la pauvreté du dernier décor, composé d'une bande de rivage et d'une bande de mer? Les détails sont chose accessoire; c'est la conception d'ensemble qui importe. Elle accuse le plus déplorable défaut d'art et de goût. Aucun souci d'envelopper le drame d'une décoration et d'une mise en scène expressives et poétiques qui s'accordent avec l'action et la musique. Aucune science de la lumière : en un temps où dans tous les théâtres les décors sont habilement éclairés, ceux de l'Opéra ne connaissent que des éclairages brutaux et sans nuances. Aucune entente des couleurs, aucune harmonie des décors et des costumes, ni des costumes entre eux. Dans la mise en scène, toutes les conventions les plus surannées; et toujours, au premier plan, le banc, l'inévitable banc où le héros et l'héroïne doivent se laisser tomber pour exhaler leur douleur. Pour remplacer le goût et l'art absents, une ambition unique : celle d'exhiber quelque « truc » de féerie, un bateau de grandeur naturelle, monté sur un pivot et tournant sur lui-même. C'est une mise en scène du Châtelet; du Châtelet il y a cinquante ans. Et sans doute il est manifeste, pour toutes sortes de raisons diverses, que l'Opéra, en cette occasion, a fait de son mieux. Mais plus l'effort a été grand, plus l'échec l'est aussi.

PIERRE LALO.